

# L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



## SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE  
ABBÉ PHILIPPE PERRIER

ABBÉ L.-N. AUMAIS  
HENRI DOMBROSKI  
ABBÉ LIONEL GROULX  
RENÉ LABELLE, p.s.s.  
LOUIS DELIGNY  
ABBÉ ARMAND CHAUSSÉ

\* \* \*  
ANTONIO PERRAULT

\* \* \*  
EMILE MILLER

\* \* \*  
PIERRE HOMIER

\* \* \*

MOT D'ORDRE: — A NOS AMIS.....	193
Notre avenir politique: L'ÉTAT FRANÇAIS ET SA VALEUR D'IDÉAL POUR NOUS.....	194
L'ENTAILLAGE (poésie).....	206
CRITIQUE: <i>Coups d'ailes</i> .....	207
POUR LA FÊTE DE DOLLARD.....	213
AUTOUR D'UN ANNIVERSAIRE.....	220
PLAIDOYER POUR LE BON GOUT.....	224
COMITÉ DE PROPAGANDE A PARIS.....	229
MAISON CANADIENNE A PARIS.....	234
SUR UNE PRÉFACE DE CHARLES MAURRAS.....	237
L'ANNUAIRE STATISTIQUE DE QUÉBEC 1921.....	244
LA FÊTE DE DOLLARD.....	245
A TRAVERS LA VIE COURANTE.....	246
PARTIE DOCUMENTAIRE.....	251

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

MONTREAL

prix  
hé.

# Canadiens-Français

*Soyons fiers de nos institutions*

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

## "La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de dix millions d'assurance en force.

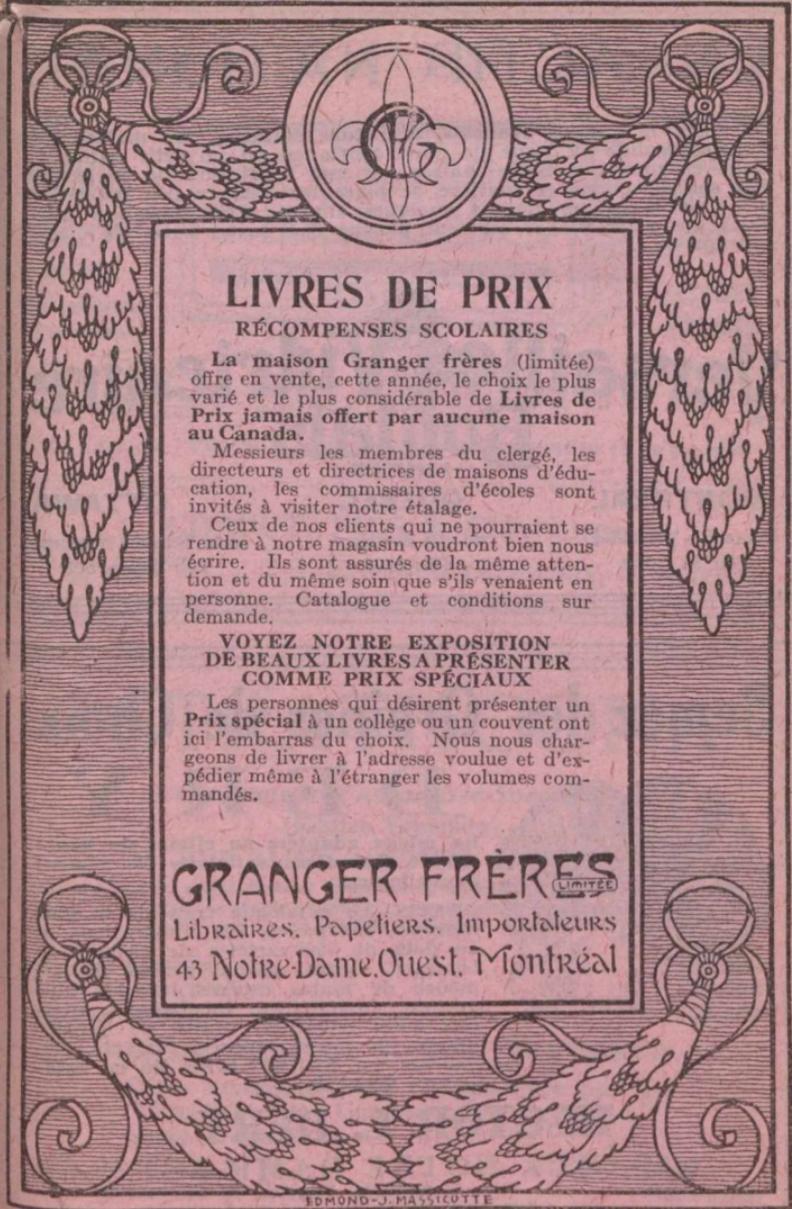
Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

**L'Action française** est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. le Dr Joseph GAUVREAU, registraire du Collège des Médecins, vice-président; Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur-civil, trésorier. M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal. MM. Omer Héroux, journaliste, et Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal.



## LIVRES DE PRIX

### RÉCOMPENSES SCOLAIRES

La maison Granger frères (limitée) offre en vente, cette année, le choix le plus varié et le plus considérable de Livres de Prix jamais offert par aucune maison au Canada.

Messieurs les membres du clergé, les directeurs et directrices de maisons d'éducation, les commissaires d'écoles sont invités à visiter notre étalage.

Ceux de nos clients qui ne pourraient se rendre à notre magasin voudront bien nous écrire. Ils sont assurés de la même attention et du même soin que s'ils venaient en personne. Catalogue et conditions sur demande.

### VOYEZ NOTRE EXPOSITION DE BEAUX LIVRES A PRÉSENTER COMME PRIX SPÉCIAUX

Les personnes qui désirent présenter un Prix spécial à un collège ou un couvent ont ici l'embaras du choix. Nous nous chargeons de livrer à l'adresse voulue et d'expédier même à l'étranger les volumes commandés.

## GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs  
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# UN ACTIF NATIONAL

Dans le Canada français, à l'heure actuelle, une maison financière solide et digne de toute confiance est un actif national. Nous croyons que notre maison est une institution de ce genre. Par ses directions en matière de placements elle a fait fructifier à 6% en moyenne, depuis quelques années, d'innombrables millions qui sans elle se seraient perdus dans toutes sortes de folles entreprises.

## Versailles Vidricaire Boulais

LIMITÉE

**MONTREAL**

Immeuble Versailles  
Tél: M. 7080

**QUEBEC**

80, rue S.-Pierre  
Tél: 8620

**OTTAWA**

Imm. Banque Nationale  
Tél: Queen 503

# Semez les Graines de Choix DERY



les mieux adaptées au climat du pays;  
100,000 Canadiens satisfaits les sèment  
annuellement.

**GRATIS**—Le catalogue français le plus complet, 104 pages, 200 illustrations et au delà de 1500 variétés de graines de légumes, fleurs, gazon, grains de semence de toutes espèces, engrais chimiques, insecticides, incubateurs, articles pour volailles, outils de jardin, plantes de toutes espèces, etc., etc. Demandez un **EXEMPLAIRE** de ce catalogue. **GRATIS.**

**HECTOR L. DERY**

17, RUE NOTRE DAME EST

**MONTREAL**

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonccur -- pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

# TOUJOURS EN AVANT

**THE  
PRIMUS**

Noir et Vert  
naturel

En paquets  
seulement.



Conserves  
Alimen-  
taires de  
Fruits  
et  
Légumes  
PRIMUS

POUDRE A PATE  
CRÈME DE TARTRE  
GELÉES EN POUDRE

## “PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

**L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée**

Maison fondée  
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

# LA “STRATHCONA”

Compagnie d'Assurance-Incendie  
(Édifice Versailles)

90, RUE SAINT-JACQUES, MONTRÉAL

*Cette compagnie, essentiellement canadienne-française, a été organisée en 1908,  
avec une charte provinciales, et opère dans la province  
de Québec seulement*

Capital autorisé.....	\$500,000
Capital souscrit.....	300,000
Capital payé.....	120,000

**DÉPOT COMPLET AU GOUVERNEMENT**

Cette compagnie n'est pas contrôlée par la  
“Canadian Fire Underwriters' Association”  
quant à ses taux.

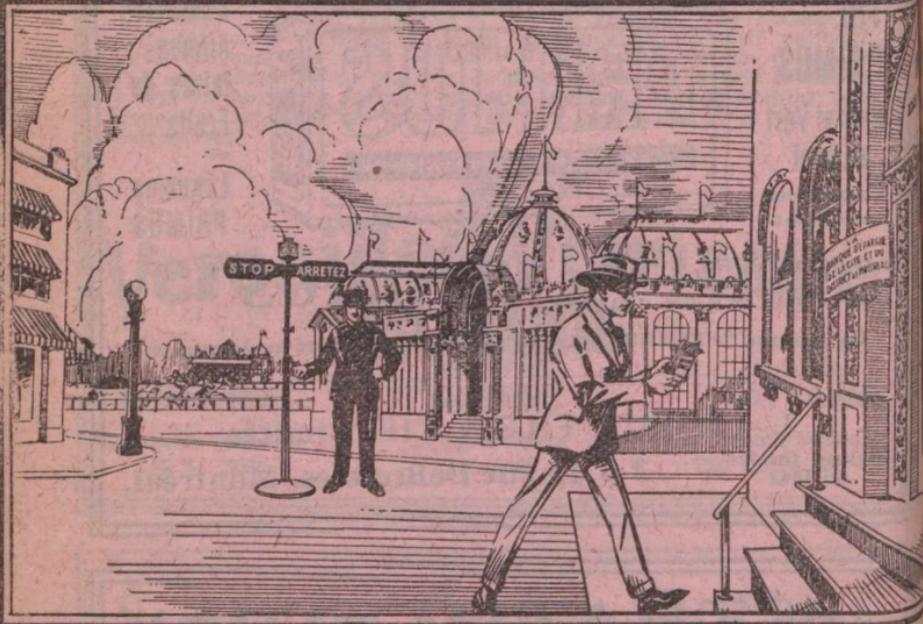
A.-A. Mondou, N. P.  
Président et Gérant général.

J. Marchand,  
Sec.-Trés.

Tél. Bell Main 2181-2182

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# Va DROIT TON CHEMIN



**N**E courez pas au luxe et au plaisir qui cachent sous leurs brillants l'indigence, la pauvreté, la misère.

Suivez le chemin droit du Devoir, de la Sobriété, de l'ÉPARGNE qui conduit sûrement à la prospérité et au bonheur.

## La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Bureau Principal et  
Seize Succursales à  
Montréal. :: ::

A. P. LESPÉRANCE,

Gérant Général

MO  
1

dar  
d'h  
tou

dep  
des  
me  
enc

vie  
son  
nos

obta  
me  
son  
abo  
nor  
con

la j  
qu'  
Un  
den  
met

Vol

## A NOS AMIS

*L'appel qui se glissait modestement, en mars dernier, dans la Vie de l'Action française, nous le reprenons aujourd'hui, et cette fois, bravement, en première page. Puissent tous nos lecteurs l'entendre ! Puissent tous y répondre !*

*S'ils apprécient en effet l'œuvre que poursuit la revue depuis cinq ans, ils voudront aider à son maintien, lui assurer des bases vraiment solides qui permettent d'utiles accroissements. Or, pourquoi le nier ? Ces bases nous manquent encore.*

*Vivre n'est pas tout. Il faut en outre que ce soit d'une vie pleine, robuste, rayonnante. Nous y tendons. Nous n'y sommes pas encore complètement. Nous y serons bientôt si nos amis le veulent.*

*Les entreprises collectives ont ceci d'avantageux qu'elles obtiennent avec un minimum d'efforts, un maximum de rendement. Or c'est une entreprise de ce genre que nous préconisons. Que chacun de nos lecteurs nous recrute un nouvel abonné — s'il peut en recruter davantage, tant mieux, mais nous en demandons au moins un — et du coup nous relevons considérablement notre budget, tout en étendant notre influence.*

*La combinaison nous semble excellente. Nos lecteurs la jugeront-ils ainsi ? Nous n'en avons aucun doute. Mais qu'ils veillent bien ne pas tarder à passer de l'idée à l'acte. Un service rendu à temps double sa valeur. Celui que nous demandons presse. C'est aujourd'hui même qu'il faut se mettre à l'œuvre.*

L'ACTION FRANÇAISE.

## L'ÉTAT FRANÇAIS ET SA VALEUR D'IDEAL POUR NOUS

---

“Il n'est pas conforme à l'intérêt général que dans un État où, comme en Angleterre ou en Autriche, les races sont diverses, une seule étouffe les autres et gouverne.”

Étienne LAMY.

Tout homme, par le seul fait qu'il est homme, a le droit de vivre dans le plein épanouissement de ses facultés et de ses moyens, dans la latitude où l'exercice de ses prérogatives ne va pas à l'encontre des lois divines et humaines.

Il a le devoir de cultiver en lui et de développer, le plus qu'il lui est possible, tout ce qui constitue sa personnalité : la force et la santé de son corps, et plus particulièrement la partie la plus noble de lui-même, son âme avec les belles facultés qui la distinguent : l'intelligence et la volonté. Il parvient ainsi à la virilité intellectuelle qui confère à la créature raisonnable le privilège d'avoir une sorte d'empire sur elle-même, et de se déterminer librement vers le but qui lui est assigné. C'est le langage de saint Thomas: “*Creatura rationalis habet dominum suū, ... libère se agens ad operationem*”.

L'homme met ainsi à profit toutes les puissances et toutes les ressources que Dieu a déposées dans sa nature. Il pourvoit lui-même à sa subsistance, devient capable de lutter, de s'étendre, d'exercer autour de lui une action, qui elle-même suscite la vie. L'homme, disait Ollé-Laprune, “n'a tout son prix que si, par l'effort constant de sa

libre volonté, il a fait son œuvre propre et personnelle. Autrement ce n'est qu'un enfant: on peut admirer en lui les dons de la nature, on ne l'estime pas lui-même".

Mais si l'homme retire de si grands avantages à développer sa personnalité morale, ne trouve-t-il pas profit à cultiver sa personnalité nationale? N'y a-t-il pas dans sa vie une période où sa nationalité ne doit plus ressembler à un état d'enfance dépourvu de toute conscience propre?

Le colonialisme est un état de sa nature transitoire. Il dure pourtant depuis trois cents ans pour nous. Des familles françaises vinrent s'établir sur nos bords, y multiplièrent leurs générations. Elles dépendirent de la France pendant cent-cinquante ans. Un cataclysme vint arrêter la croissance du pays, quand le drapeau blanc ferma son aile pour repasser les mers. Un nouveau maître s'empara de nous. Livrée à la souveraineté d'un peuple rival, privée de tous les moyens de recrutement, de ravitaillement, soumise à toutes les tentations, à toutes les influences, à tous les efforts de coercition et de séduction de nature à lui faire perdre ses éléments constitutifs, notre nationalité aurait pu succomber à cette formidable épreuve. On nous le prédisait, et l'on prévoyait le jour où nous serions fusionnés, assimilés, anglicisés. Nous avons résisté à tout; nous avons survécu; nous avons travaillé sans relâche au développement de notre race. C'était notre droit.

"Si, comme dit Taparelli, la nationalité consiste dans l'unité sociale obtenue au moyen de l'identité d'origine, de territoire, de langage et d'institutions publiques, pour développer et perfectionner la nationalité, il suffit de développer l'unité sociale, la communauté de langue et d'origine, de territoire et d'institutions. L'unité se peut développer de deux manières, voulues l'une et l'autre par la nature de l'homme: par voie de propagation, comme quand une

famille en se multipliant devient un peuple; par voie d'association, comme pour les peuples qui se réunissent (se fondent ensemble) et constituent une nation. L'unité se perfectionne, en perfectionnant toutes les institutions, surtout politiques qui tendent à unir dans une même pensée, un même sentiment et jusque dans les mêmes habitudes extérieures, les divers membres de l'association.

La communauté d'origine s'étend et se perfectionne en défendant la société contre l'invasion étrangère, en protégeant ses droits domestiques, particulièrement la sainteté du lien conjugal, source constante de descendance légitime.

La défense du territoire contre les armées étrangères sert aussi à maintenir l'unité de langage; mais celle-ci deviendra encore plus forte et plus étendue en inspirant aux générations l'amour et le respect des générations antérieures et de leurs traditions, ces traditions prenant dans la parole un corps et une âme nationale, se transmettent aux descendants sous leur forme patriotique, quand ceux-ci ne sont pas dupes et victimes de la manie, de l'engouement des importations politiques. L'unité de la langue se développe aussi par l'usage officiel dans les institutions publiques, en obligeant tous les citoyens à s'en servir et à s'y perfectionner.

En quatrième et dernier lieu, l'unité territoriale se développera, se perfectionnera, en veillant sans cesse à saisir l'occasion d'étendre le territoire dans les limites naturelles, sans léser aucun droit."

 Nous, descendants des Français sur cette terre d'Amérique, nous avons dans une large mesure réalisé ces conditions. Sans doute que nous avons à déplorer la perte de nombreux compatriotes qui se sont exilés sous le drapeau voisin; mais les familles, qui se sont multipliées chez nous, ont gardé la langue et le sol natal. Mais avons-nous le droit de rester indifférents en face de notre avenir national?

N'avons-nous pas un immense travail à accomplir pour nous préparer un lendemain digne d'une nation adulte, qui, sans aucune provocation de sa part, peut être appelée demain à devenir indépendante? C'est l'évolution logique de l'autonomie canadienne vers la souveraineté.

Dans son étude sur les nationalités publiée dans le beau volume "Un siècle 1800-1900", Etienne Lamy dans une grande synthèse nous montre comment les nations naissent, grandissent, parviennent à la maturité, tombent en décadence et meurent parfois. Il y a une action que les peuples exercent les uns sur les autres; nous voyons des races dominantes et des races dominées; mais celles-ci finissent par se former une personnalité; c'est tout gain pour l'humanité, parce qu'elles apportent des énergies, des vertus, des aptitudes qui demeurerait étouffées, sans cette formation d'une âme nationale. La société serait appauvrie si les races arrêtées dans leur développement spontané ne lui préparaient de moissons nouvelles; et "plus demeureront nombreux les peuples sous le joug, et lourd le joug des peuples dominants, plus seront grandes les pertes de la civilisation."

"D'où résulte", poursuit-il, "que l'autonomie de chaque race adulte n'est pas seulement le droit de chacun et la condition normale de sa vie propre mais l'intérêt de toutes les autres, et la forme la plus parfaite de l'ordre dans le genre humain.

"Mais quel indice révèle avec certitude que dans ce genre humain, tel groupe doit former une personne distincte, et qu'il est temps de servir par son indépendance la civilisation? L'unité de sang, de langue, de foi, d'histoire de pays, de mœurs, d'intérêts est sans doute la force préparatrice des groupes nationaux".

Nous nous posons la question. A nos lecteurs d'en chercher la solution. Où en sommes-nous dans le développement de ces divers éléments constitutifs d'un peuple ?

D'abord, sommes-nous attachés au territoire qui est nôtre, comme il convient ? N'avons-nous pas perdu par un colonialisme poussé à l'excès l'amour de la patrie ? Nos regards se sont dirigés tantôt vers la France, tantôt vers l'Angleterre. Incapables de penser par nous-mêmes, nous nous tournions instinctivement vers nos mères-patries pour recevoir des directives et des formules toutes faites. C'est surtout pendant la dernière guerre que l'on a voulu d'une façon absurde nous créer à l'égard de la France des obligations qui n'ont jamais été reconnues, qui ne peuvent exister entre deux nations politiquement indépendantes, l'une de l'autre, quelles que soient les affinités de leur tempérament, de leurs idéaux, voire la communauté d'origine, de sang et de langue. On nous a poussés vers l'Angleterre pour trouver le mot d'ordre sur les bords de la Tamise. Là non plus, nous ne pouvons prendre racine. La nation canadienne-française est née sur les bords du Saint-Laurent. Elle s'y est développée. N'est-il pas temps qu'elle élise enfin domicile au Canada et au Canada seulement ? C'est la véritable notion de l'amour du pays. Autrefois la patrie de chaque homme était, dit Fustel de Coulanges, "la part du sol que sa religion domestique ou nationale avait sanctifiée, la terre où étaient déposés les ossements de ses ancêtres et que leurs âmes occupaient. La petite patrie était l'enclos de la famille avec son prytanée et ses héros, avec son enceinte sacrée et son territoire marqué par la religion".

Si nous voulons développer notre personnalité nationale, il nous faut refaire notre conception du territoire et de l'amour qu'on doit lui porter.

...La Patrie est le lieu  
Où l'on aime sa mère, où l'on connut son Dieu !  
Où naissent les enfants dans la chaste demeure,  
Où sont les tombeaux des êtres que l'on pleure.

Et que l'on ne dise pas que cette réalité est contraire aux principes d'une saine philosophie. Ici encore, le développement de cet élément constitutif de notre nationalité est conforme à la raison. L'espoir d'être un jour un peuple nous force à revenir à la véritable conception de l'amour de la patrie, qui tient compte de ce que nous devons à Dieu, à l'humanité, à la famille, à nous-mêmes.

Chez les anciens, l'on a connu les mauvais jours du despotisme de la nationalité avec le mépris absolu de l'humanité: ce fut un des fruits du particularisme païen. A ce particularisme farouche de l'ancienne Rome succéda le cosmopolitisme vague des stoïciens, puis celui des faux humanitaires. Aujourd'hui le vent de l'impérialisme souffle sur nos têtes.<sup>1</sup> On veut nous déraciner du sol natal; et l'on taxe d'égoïsme ceux qui veulent que l'on s'attache d'abord à l'amour de sa famille, de sa patrie, de l'humanité ensuite.

Si je suis canadien-français, c'est que je suis de telle famille et de telle ville ou village. La famille n'est qu'une patrie commencée, comme celle-ci n'est qu'une famille agrandie, et l'humanité une extension de la patrie. Qui

<sup>1</sup> Il nous plaît de citer ces paroles si autorisées de Mgr L.-A. Paquet dans son dernier volume "Études et appréciations", Thèmes sociaux, p. 196. Il dit en parlant de l'impérialisme: "Aucune nation capable de se gouverner elle-même ne porte sans frémir le joug d'un conquérant. L'instinct d'indépendance est ancré au cœur des peuples. Et si certaines circonstances, certains droits historiques peuvent, parfois, imposer à cet instinct de justes lois, il n'en est pas moins conforme aux desseins de la nature et aux aspirations communes que les sociétés se développent dans le sens de leur autonomie.

Cette tendance naturelle ne peut être contrariée sans un malaise souvent très profond.

Et là même où l'impérialisme n'engendre pas de révolution, il crée de sérieux obstacles à la paix sociale."

accuserait Bossuet d'égoïsme pour avoir dit: "Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille et ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie où notre bonheur et celui de nos familles et de nos amis est renfermé"? Une âme bien faite — et nous souhaitons que toutes les âmes canadiennes le soient — ne supprime pas la famille pour fortifier le patriotisme comme le voulait Platon; elle ne s'élève pas à l'amour de l'humanité sans passer par l'amour de la patrie, comme le veulent certains modernes.

Elle préfère Bacon qui écrit: "L'amour de la patrie commence à la famille et les vertus domestiques sont le meilleur apprentissage des vertus civiles. Elle conserve et développe le culte de la patrie en dépit de ces cosmopolites que Rousseau flétrissait, lorsqu'il dit: "Ils vont chercher au loin des devoirs qu'ils dédaignent de remplir chez eux".

Que notre idéal à nous, soit de développer un culte de la patrie également éloigné du fanatisme exclusif des païens et du cosmopolitisme insensé des sans-patrie!

Avec l'amour du territoire nous devons garder soigneusement le culte de notre langue. Savons-nous assez que nous avons des devoirs envers elle, comme envers la patrie même, et qu'il faut défendre l'intégrité de l'esprit français comme l'intégrité du territoire?

La langue est la patrie spirituelle. "C'est par la langue maternelle que nous entrons en rapport avec les concepts dont s'alimente notre esprit, par elle que nous sommes initiés au secret des sciences, de la littérature, de la philosophie, et nous ne pouvons aimer la culture intellectuelle, source d'une si haute perfection, de jouissances si nobles, sans aimer la langue nationale, dont nous usons pour l'acquérir et que nous employons aussi comme un véhicule pour

répandre les idées qui sont le prolongement glorieux de notre âme".<sup>2</sup>

Ce qui est vrai pour la France, l'est également pour nous. Nous devons jalousement garder chez les nôtres la communauté de langue pour établir ces liens plus étroits et plus intimes qui doivent exister entre les citoyens d'une même patrie. Et quand cette langue est sa majesté la langue française, elle a des droits spéciaux de survivance.

Dans sa conférence sur le génie latin, Brunetière fait remarquer que les nations se font d'elles-mêmes. "Rome," dit-il, "a conquis la Gaule en la civilisant, en l'associant moins de cent ans après Auguste, à l'empire du génie latin. Si nous sommes devenus des latins, c'est que nous l'avons voulu, et la preuve, Messieurs, c'est que nous ne sommes pas plus tard devenus des Germains, ni des Arabes, deux conquérants dont il s'en est peut-être établi sur notre sol autant et plus que de Romains. Nous ne sommes pas devenus non plus des Anglais. Fidèles à notre premier choix nous avons latinisé, pour le nationaliser tout ce que nous avons pu réaliser depuis lors de progrès ou d'acquisition de toute nature, intellectuelle ou morale, politique ou sociale'.

Etablis sur les bords du Saint-Laurent et passés par la conquête sous le régime de l'Angleterre, nous ne sommes pas encore anglicisés. Toute notre histoire depuis 1763 s'explique par la persistance de notre effort à maintenir, à revendiquer, à défendre notre caractère français, notre latinité, contre les envahisseurs du dehors ou les ennemis du dedans.

Ne devons-nous pas un jour recueillir le fruit de tant de travaux? Canadiens français, nous avons notre patrie,

<sup>2</sup> Janvier, Exposition de la morale catholique, La charité, Carême

nous avons notre langue. Nous croyons que la Providence nous appelle à former au Canada un État français, parce que l'Amérique du Nord devrait avoir elle aussi, sa France, avec son idéal propre et ses aspirations, avec la langue française qui emprunte son élégance, sa clarté, sa simplicité aux Grecs et aux Romains, mais qui emprunte sa force, son vif éclat, les tours les plus frappants de son intelligence, les images les plus sublimes à la Bible où elle puise à pleine main. Pendant quinze siècles, elle s'est imprégnée de christianisme. Elle est essentiellement catholique. Elle possède encore une pensée, une volonté, une vie catholiques. Nous voudrions la faire progresser dans l'Amérique du Nord.

Nous avons conscience qu'en développant notre "intégrité française," nous travaillons à développer "notre intégrité catholique". Le progrès de l'une est intimement lié au plus complet épanouissement de l'autre. Elle n'est plus à refaire ici la thèse de la langue, gardienne de la foi. La première des langues dites romanes, née directement du grec et du latin, est de trop pure essence chrétienne pour ne pas continuer de prêcher chez nous la doctrine du Christ que ses vocables ont annoncée aux fidèles, redite aux aïeux à toutes les phases de leur histoire. Aujourd'hui elle n'a pas seulement à vivre sur ses conquêtes, elle aspire à les étendre; elle veut accroître ses forces pour faire face à ses destinées.

Au surplus, la foi qui remporte les victoires, paiera amplement de retour la langue française qui se met à son service.

Les catholiques de France reconnaissent que le plus beau présent, après la foi, que la Rome chrétienne ait fait à leur pays, c'est la culture latine. Par elle, admettent-ils, leur est parvenue la civilisation attique transportée sur les bords du Tibre, idéalisée par l'Évangile. Notre foi vécue

nous aidera à conserver cette civilisation supérieure sur notre territoire français. C'est elle en effet qui crée la plus forte unité entre nos compatriotes. Des observateurs sérieux, auxquels pourtant cette vision surnaturelle manqua, n'ont pu s'empêcher de le constater avec une froide impassibilité. L'un d'eux s'est un jour inquiété du dilemme suivant.<sup>3</sup> "Ou bien les Canadiens français resteront étroitement catholiques, et alors ils auront dans leur isolement un peu archaïque, quelque peine à suivre la rapide évolution du Nouveau-Monde; ou bien ils laisseront se détendre les liens qui les unissent à l'Église, et alors, privés de la cohésion merveilleuse qu'elle leur donne, plus accessibles aux pressions étrangères, ils verront peut-être de graves fissures se produire dans le bloc séculaire de leur unité". Ce que nous voulons retenir de cette constatation, ce sont les services que la foi nous a rendus en conservant notre unité sociale.

Qu'elle ne perde rien de sa vigueur à l'heure où plus que jamais nous devons mettre en culture tous les éléments constitutifs d'une nationalité qui prend conscience d'elle-même!

Au surplus, Taparelli lui-même souligna "les avantages inestimables que la nationalité retire des liens par lesquels elle est unie à l'Église ainsi que la noblesse de cette dépendance à laquelle elle soumet les élans de son patriotisme en le sanctifiant dans les eaux du baptême".

C'est qu'en effet l'Église renferme en elle-même des éléments très puissants pour conserver et perfectionner cette unité de race, de territoire, de langue, d'institutions d'où doit résulter l'unité sociale qui fait vivre un peuple et lui crée une personnalité nationale.

<sup>3</sup> *Le Canada, (Les deux races)*, André Siegfried

Principe de l'ordre, elle respecte tous les droits; avec son sens profond de la tradition, elle protège dans chaque peuple les éléments de sa nationalité. Benoît XV n'était que l'écho de la grande voix de ses prédécesseurs quand il défendait notre langue nationale.

Avec son esprit de conquête, l'Église fait pénétrer son influence dans les institutions civiles et politiques. Elle introduit partout cette unité dont elle est dépositaire, de par le droit divin: unité de croyance, unité d'espérance, unité d'intérêts et d'affections, unité qui pénètre les intelligences et les volontés par un ensemble de dogmes et de préceptes qui s'emparent de l'âme et la dirigent vers sa fin suprême. Et précisément, "cherchant d'abord le royaume de Dieu et de sa justice" elle travaille par surcroît au bonheur temporel des peuples.

Au tombeau de Pasteur, on lit gravées sur la muraille, ces paroles que ce grand chrétien prononça sous la coupole de l'Académie :

"Heureux qui porte en soi  
Un Dieu, un idéal de beauté,  
Et qui lui obéit  
Idéal de l'art, Idéal de la science,  
Idéal de la patrie,  
Idéal des vertus de l'Évangile".

Cet idéal fut continuellement devant les yeux de l'illustre savant: il le soutint aux heures difficiles pour accomplir ses glorieuses destinées. Puisse-t-il être celui de chacun des nôtres. Car, suivant la remarque de Roosevelt, "un homme est sans valeur s'il n'a pas en lui une haute dévotion à un idéal".

Mais si l'idéal est nécessaire à chaque individu pour que ses forces arrivent à leur perfectionnement et donnent leur maximum de rendement, il n'est pas moins urgent que chaque nation ait son idéal pour diriger ses efforts aux

heures les plus sombres de son existence, et coordonner toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses activités.

Canadiens-français, *Sursum corda!* Quel est votre idéal? Qu'est-ce que la divine Providence vous réserve? Avons-nous le soin de tenir devant nos yeux un programme de vie pour montrer à la volonté ce qu'elle doit vouloir? Il s'agit de nous préparer en faisant le devoir de chaque jour, sans faiblesse, sans forfanterie, le front haut, et le cœur à la bonne place. Toutefois, pour orienter nos destinées, nous devons tenir compte du passé. Nous devons l'existence à une nation dont Léon XIII a pu dire : "La très noble nation française, par les grandes choses qu'elle a accomplies dans la paix et dans la guerre, s'est acquis envers l'Église catholique des mérites et des titres à une reconnaissance immortelle et à une gloire qui ne s'éteindra jamais". Montrons-nous dignes de notre mère sur les bords du Saint-Laurent. Gardons notre vie propre. Développons-la avec énergie. Cultivons toutes les qualités ancestrales qui nous donnent un caractère particulier. Ainsi, "nous maintiendrons", dit Mgr Pâquet, "sur les hauteurs le drapeau des antiques croyances, de la vérité, de la justice, de cette philosophie qui ne vieillit pas parce qu'elle est éternelle; nous l'élèverons, fier et ferme, au-dessus de tous les vents et de tous les orages; nous l'offrirons aux regards de toute l'Amérique comme l'emblème glorieux, le symbole, l'idéal vivant de la perfection sociale et de la véritable grandeur des nations".

Abbé Philippe PERRIER.

## L'ENTAILLAGE

*Un soleil radieux étale ses diamants  
Sur les mares songeuses, et sur le toit de tôle;  
La rustique cabane ouvre ses deux battants:  
Le canadien paraît, sa vrille sur l'épaule.*

### II

*Dans l'immense forêt où vivent tous les bois  
L'homme a choisi l'érable à l'écorce rugueuse;  
Lui pousse jusqu'au co ur la longue tige et voit  
Ruisseler de l'aubier la liqueur savour use.*

### III

*Il souffle dans le trou obstrué qui reluit,  
Enfonce du marteau la brune goutterelle.  
Le sang canalisé goutte à goutte jaillit  
Et tombe, en résonnant dans l'oblongue gamelle.*

### IV

*Plus loin l'homme reprend son oeuvre de bou reau:  
Chaque érable reçoit une ronde blessure;  
De ces veines ouvertes un succulent ruisseau  
Grossit de son ding, dong, le sylvestre murmure.*

### V

*Dans la brume du soir, j'écoute la chanson  
De la goutte qui perle et tombe en la chaudière;  
Le vent fait frissonner l'érable et ce frisson  
Chasse de ses rameaux la sève printanière.*

### VI

*A jets continuels comme le poulx qui bat  
Va s'épuisant la vie; en l'érable qui saigne.  
— Si par amour du gain, homme, tu ne crains pas  
De, trouver l'arbre cher . . . sa vaillance t'enseigne*

### VII

*Que ton âme française, est faite de ce bois  
Qu'on blesse librement, qu'on entaille et mutile;  
On l'a voulu tuer déjà combien de fois ! . . . .  
Elle revit toujours; leur haine est inutile.*

L.-N. AUMAIS, ptre,

Collège de Valleyfield

(22 mars 1922)

## "COUPS D'AILES"

Il est un fait qu'on ne doit pas perdre de vue, en lisant les "Coups d'ailes," c'est que leur auteur est né il y a tout juste vingt ans ("ce siècle avait deux ans!...") et que ses vers, les premiers qu'il publie, sont peut-être aussi les premiers qu'il écrit. Il aurait pu se contenter d'en donner lecture à quelques intimes qui, l'amitié aidant, n'auraient entendu que les beaux passages. Mais, sachant la vanité des réputations mondaines, il a préféré subir l'épreuve du public, le seul vrai juge; car, contrairement aux auditeurs de salon, il n'écoute que ce qui l'intéresse; il n'applaudit pas afin d'être applaudi à son tour, et n'est pas embarrassé par les convenances pour faire connaître son sentiment sincère.

Le public a rendu un arrêt favorable; il a lu et lit les "Coups d'ailes; et, si M. Jean Bruchesi a l'oreille fine, il aura pu, en se promenant, entendre porter sur son livre des jugements qui, bien que souvent naïfs et simplement exprimés, n'ont pas dû le flatter moins agréablement que les éloges de la presse.

Voilà de quoi satisfaire largement son amour-propre, et lui donner confiance en lui même; et pourtant ce n'est point là le gain le plus précieux qu'il puisse tirer de son acte courageux: ses qualités, on les connaît toujours, mais ses défauts! Il est heureusement des critiques qui, guidés par une admirable charité, viennent à votre secours et ne se font pas prier pour vous faire toucher du doigt vos défauts, qu'ils découvrent avec un infailible instinct. Je conseille vivement à M. Bruchesi de profiter de leur dévouement: les critiques les plus sévères ne sont pas les moins utiles.

L'on comprend que le public ait fait aux "Coups d'ailes" un sympathique accueil: ces vers l'ont touché, parce qu'ils sont sincères. Et cette qualité n'est point si commune qu'on pourrait le croire. Combien de jeunes poètes se font une sensibilité littéraire, aux douleurs factices et aux désespoirs de convention, ou au contraire affectent une précoce impassibilité, comme s'ils avaient déjà tout compris et tout éprouvé. M. Jean Bruchesi a cru qu'il nous intéresserait avec les vrais sentiments de sa jeunesse, et il a eu raison, car il s'est trouvé exprimer ainsi les sentiments de beaucoup d'âmes jeunes, qui lui en ont su gré. Il a donc chanté les joies d'une enfance et d'une jeunesse heureuses réchauffées par les affections de la famille, et éclairées par la foi religieuse et patriotique.

Famille, religion, patrie, vous voyez que M. Jean Bruchesi puise aux sources les meilleures, à toutes à la fois. N'allez point toutefois vous attendre à ce qu'il trouve, sur ces thèmes, des accents nouveaux et profonds; ce serait une exigence déraisonnable et vous seriez déçu. Mais si vous lui demandez de sentir vivement et de traduire simplement ce qu'on peut sentir à vingt ans, vous serez servi à souhait; lisez seulement : *La main de ma mère*, *Vieux chapelet*, *Nos clochers*, *Les Croix*. M. Jean Bruchesi a su exprimer, parfois avec bonheur, l'espoir ardent, l'attitude fiévreuse en face de la vie, quand on se sent l'âme forte et qu'on brûle d'entrer dans la mêlée, bien décidé à frapper dur pour la bonne cause (*En relisant l'histoire*). Enfin, contrastant avec ces strophes enthousiastes, on trouve de ci de là quelques chansons mélancoliques, inspirées par la douce tristesse qui se dégage des vieilles choses, et dont la meilleure est sans doute: *Orgue de Barbarie*.

Cette analyse succincte des "Coups d'ailes" montre assez les principales qualités du talent poétique de M. Jean

Bruchesi. C'est, avec la sincérité, la noblesse et la variété de l'inspiration; ses vers font plaisir à lire, car ils sont sans artifice et laissent transparaître un cœur droit, une fine et riche sensibilité.

Faut-il s'étonner, qu'étant sans artifice, ces vers soient trop souvent sans art? Non, si l'on pense que le simple n'est souvent séparé du fade que par l'épaisseur d'un cheveu, et que, pour ne se laisser jamais entraîner à franchir la limite, il faut être bien maître de son talent. Or, qui le serait à vingt ans?

Il faut aussi bien connaître son talent, pour ne pas le forcer. C'était un précepte des anciens, de ne rien tenter au delà de ses forces. M. Bruchesi ne l'a pas toujours respecté; on ne saurait lui en vouloir. Il nous a montré qu'étant doué d'un cœur vibrant, d'une âme à la fois fine et forte, il était capable de pitié comme d'enthousiasme, et pouvait réussir dans tous les genres de la poésie "intérieure." Je le crois moins bien doué pour la poésie "extérieure," celle qui exprime les couleurs, les sons et les parfums. Sa langue est pauvre; il ignore les mots expressifs et colorés, les mots qui font image. Aussi ses essais de paysages sont-ils très faibles; je pense à des pièces comme *Midi* "*Le Soir*", à des strophes comme:

*Midi, la mer est tranquille,  
Couverte de diamants:  
Il semble même que l'île  
S'y reflète par moments.*

*Plus belle que tout un monde,  
La dune est un ruban d'or,  
Qui se déroule sur l'onde  
Pour se perdre loin du bord.*

où des comparaisons comme "couverte de diamants," "plus belle que tout un monde," "la dune est un ruban d'or," "ai sont plates, sans valeur descriptive ni pittoresque.

Ce n'est pas que M. Jean Bruchesi soit dénué d'imagination; mais pour que ses images "sortent," il faut qu'elles soient soutenues par un sentiment, par le sentiment religieux, par exemple, dans ces vers:

*D'un geste qui ne finit pas  
De grands Christs solitaires  
Etendent, jour et nuit, leurs bras,  
Sur nos campagnes claires.*

L'image évoquée est belle et émouvante (bien que la strophe soit un peu gâtée par la dernière épithète), parce qu'elle touche à un sentiment profond de l'auteur et que c'est ce sentiment de piété et d'amour qui domine ici.

Lisons au contraire la dernière strophe de *Paspéias* où M. J. Bruchesi s'essaie à décrire le mouvement des faucheurs d'algues:

*Quand le froid les saisit, les hommes se redressent  
Et l'on peut voir, au lieu de leurs faux qu'ils abaissent,  
De fins croissants d'argent plonger dans le flot bleu.*

Ne pensez-vous pas que la comparaison finale, faite simplement pour le plaisir, ressemble à un affreux dessin de pendule, et qu'au lieu de couronner ce sonnet, d'ailleurs mauvais, elle l'écrase?

Il se peut que je me trompe et je suis le premier à souhaiter que M. Jean Bruchesi devienne avec l'âge un poète des formes et des couleurs. Mais je ne me tromperai certainement pas en affirmant à M. Jean Bruchesi qu'il est fréquemment victime de sa facilité. C'est elle qui est res-

plus responsable des "barques légères" des "campagnes claires" des  
 'or, "ailes d'ange, ou de gloire" qu'on rencontre trop souvent  
 dans ses vers.

Mais faisons trêve aux reproches, et donnons-nous le  
 plaisir de voir le beau côté des choses — Relisons "*Vieux  
 reli* *Chapelet.*"

*C'est un vieux chapelet tout noir et tout usé.*

.....  
*C'est un bon compagnon, c'est un ami fidèle,  
 Et lorsque sous les doigts s'égrènent un à un  
 Les modestes avé, c'est comme si quelqu'un,  
 Dans l'ombre, près de moi, faisait de la dentelle.*

*La bouche alors voudrait ne plus balbutier;  
 Le coeur oublie un peu le poids de ses misères  
 Et se remet à croire aux paroles sincères:  
 Sur les vieux chapelets l'âme sait mieux prier !*

Devant ces deux strophes et ce dernier vers, il n'y a  
 qu'à s'incliner; on y sent passer l'âme d'un poète.

Citerai-je encore "*Croix du chemin*"

*Mais lorsque souffle le grand vent,  
 Les croix résistent avec peine;  
 Et par les froids d'hiver, souvent,  
 Les croix gelottent dans la plaine.*

Ou encore "*la Main de ma Mère*" si émue et si douce-  
 ment émouvante.

*O la douce main de ma mère,  
 Toi qui me berçais chaque soir  
 Et qui guidais avec mystère  
 Mes premiers pas tout pleins d'espoir.*

M. Jean Bruchesi a quelques uns des dons du poète : il en a l'enthousiasme, la sensibilité et parfois, quand il veut s'en donner la peine, les bonheurs d'expression. Qu'il cultive ces dons précieux; qu'il cherche à comprendre davantage, à sentir davantage, à s'émouvoir davantage, au contact de la Vie et de la Beauté et à ces conditions, il ne laissera jamais tarir en lui la source de l'inspiration. Surtout qu'il ait le respect de son art, qu'il se défie des épithètes banales, des rimes faciles, des images usées. Qu'il médite ces conseils de Verlaine :

*Ce qu'il nous faut à nous, c'est l'étude sans trêve,  
C'est l'effort inouï, le combat sans pareil,  
C'est la nuit, l'âpre nuit du travail, d'où se lève  
Lentement, lentement, l'Oeuvre, ainsi qu'un soleil !*

et, peut-être, la voix pure, mais frêle encore et mal posée que nous venons d'entendre. nous donnera-t-elle des chants pleins et mélodieux, sans note fausse, et que nous pourrions admirer sans réserve.

Henri DOMBROWSKI.

*Professeur de littérature française à l'Université de Montréal.*

---

**Incendies.** — Ils constituent une calamité pour notre province. Les statistiques, il est vrai, démontrent que, durant les années 1920 et 1921, le feu fit aux Etats-Unis et même en Europe plus de ravages qu'auparavant. Il semble qu'il n'en fait nulle part autant que dans le Québec. Eglises, collèges, couvents, magasins, maisons particulières incendiés, la liste s'allonge chaque jour. La cause? Mains incendiaires? Négligence grossière? Incurie? Il faut redoubler d'efforts pour arrêter le fléau. Nos biens matériels ne sont pas considérables. Qu'on ne les laisse pas disparaître ainsi en fumée.

## POUR LA FÊTE DE DOLLARD

---

Rien n'aura manqué à la fête de Dollard pour l'instituer solidement, pas même l'étrange aventure qu'il ait fallu la justifier. Pour quelques-uns, l'entrée des héros dans la gloire serait l'entrée dans le silence et l'oubli. Une fois placés sur leur socle, ils n'auraient plus qu'à se taire, dans l'attente de la patine sous le soleil et la pluie. Pour quelques autres, excellents esprits que n'avaient pas troublés les pétards du *Victoria day*, cette nouvelle fête française est vraiment la malvenue. Ils ont peur que la grande ombre de Dollard n'éclipse le patron chrétien, Saint Jean-Baptiste.

Peur gratuite ! penseront un bon nombre, mal persuadés que le pire danger pour un peuple soit de se souvenir deux fois l'an de la patrie. Au risque de faire sourire les sages à barbe fleurie, nous l'écrivons ingénûment : il y a ici bien autre chose. Il s'agit de l'idéal même de notre jeunesse et de l'usage que nous allons faire des moyens de le lui former, à la convenance de ses devoirs, à la mesure de son âme. Notre jeunesse, nous voyons vers quoi l'entraînent l'autre civilisation, l'air du pays et du continent, les engouements de l'époque. Suffira-t-il à des jeunes gens d'âme catholique et de race française de ne s'éprendre que pour l'idéal sportif, de n'admirer que les nababs anglicisés, les statues trop souvent vides de la politique ? Essaierons-nous, au contraire, de leur faire un idéal qui soit de leur foi et de l'esprit de leur culture, où chaque chose, chaque valeur apparaisse à son rang, un idéal qui les individualise, qui les marque, parmi les autres, du signe de leur naissance ? Le voudrions-nous à l'heure surtout où, pour s'orienter dans les chemins nouveaux, la jeunesse a besoin de voir se lever devant elle

une plus grande lumière? Si oui, arrière alors cette confiance par trop crédule qu'en une telle œuvre, l'on puisse faire l'économie d'un seul moyen de formation.

Nul ne voudrait que restât inemployée la valeur éducative de l'histoire. L'attitude des esprits dénaturés à qui la seule évocation des ancêtres donne l'agacement hystérique, ne fait encore envie, Dieu merci, qu'à eux-mêmes. Mais si l'on prétend garder l'histoire, sera-ce pour écarter la bienfaisance d'un des noms les plus grands, l'un des faits merveilleux où elle se synthétise, selon la noble ordonnance de l'esprit chrétien? Personne, non plus, nous aimons à le croire, ne voudra contester la valeur de cet enseignement, non pas abstrait, non pas fugitif comme une leçon d'école, mais qui aboutit à ressusciter, puis à maintenir plusieurs jours, sous le regard spirituel de jeunes âmes, le héros et sa vertu contagieuse. Il est inutile de nier l'expérience. Il est des noms qui plus que d'autres ont une puissance suggestive. De quoi est faite cette puissance? Ceux qui ont le goût de ces recherches spéculatives peuvent se livrer à celle-ci tout à leur aise. Quand un amour où domine l'enthousiasme pieux s'en va vers un héros comme Dollard, ils se demanderont, par exemple, si la fascination n'est pas faite du charme de la jeunesse, charme d'une beauté qui s'immole dans le robuste épanouissement de la vie, charme mélancolique dont s'enveloppe tout destin prématurément brisé. Ils chercheront encore si la puissance d'attirer comme un aimant n'appartient pas en propre à ceux qui ont incarné une heure plus pleine, plus représentative de l'existence d'un peuple. Quand la minute plus grave avait haussé toutes les âmes, quelques-unes d'une plus riche humanité ont dépassé toutes les autres. En elles, les vertus qui font l'orgueil d'une race, où elle se plaît à retrouver la plus noble émanation de soi-même, avaient éclaté

comme une fleur merveilleuse. Ces noms, ces âmes, dira-t-on, sont promises à l'enthousiasme des foules. Et le patriotisme qui ne saurait se passer d'une sorte de liturgie, dresse des statues et crée des fêtes pour les grands noms de son martyrologe.

Ainsi l'on voudra raisonner sans trop manquer à la vérité. Nous ne voulons pas, après tant de fois, redire ici, en quelle mesure le glorieux immolé du Long-Sault incarne l'un des beaux moments, sinon le plus beau de la vie de la Nouvelle-France; en quelle mesure aussi, il symbolise la chevalerie française panachée de jeunesse, d'enthousiasme, mais surtout réglée, exhaussée par la foi. Nous préférons souligner une autre évidence: le nom de Dollard, le souvenir de Dollard ont passionné notre jeunesse. Qu'on se rappelle l'universalité où spontanément, l'année dernière, atteignit la célébration. D'un bout à l'autre de l'Amérique française ce fut un courant ininterrompu, un élan unanime. Vainement pour expliquer ce phénomène parlerait-on de propagande ou de mots d'ordre. Il ne faut point chercher dans l'artificiel ce qui déborde tout artifice. Ces spontanités, ces larges mouvements d'ensemble ne trouvent leur raison complète que dans une sorte d'atmosphère déjà diffuse à travers toutes les âmes, dans une harmonie préétablie entre le sentiment intérieur et les manifestations sensibles où il se rencontre et s'exalte. Nous regardons alors du côté de la jeunesse et nous découvrons qu'un sens plus aigu du passé la tient et la possède. Aujourd'hui plus qu'autrefois ses maîtres lui inculquent un patriotisme fondé sur les bases essentielles: la connaissance de la patrie et le culte des ancêtres. Ceux qui ont sondé les couches nouvelles, qui ont regardé venir depuis vingt ans la génération montante, qui ont écouté quelques-uns de ses mots, observé quelques-uns de ses gestes, ceux-là ne me désavoueront

point : il semble que notre jeunesse ait quelque clair instinct que de grandes choses, l'avenir de sa race et de son pays se jouera sur sa tête. Sous l'empire, sans doute, de cette prescience, elle a le dégoût du verbalisme, des clichés opiacés avec lesquels se gargarisa jusqu'à l'anesthésie une autre génération. Elle s'éprend, au contraire, des choses concrètes, des devoirs précis, positifs. Et si elle fête Dollard avec un tel entrain, c'est qu'il figure pour elle le héros de son élection. L'histoire de demain pourra projeter des clartés nouvelles sur le berceau de Ville-Marie, sur le fait d'armes du Long-Sault; toujours il restera que les chevaliers de 1660 ont tout sacrifié à la défense de la civilisation chrétienne et à l'avenir de la Nouvelle-France. Et le sacrifice, ils l'ont accepté librement, pour des raisons lumineuses sans doute, mais sans l'impératif rigoureux d'un devoir, sans rien qui leur imposât ce point sublime dans la générosité. Pour tout dire, les morts puissants qu'elle célèbre remettent sous les yeux de notre jeunesse un héroïsme d'essence très capiteuse mais aussi bien française, une image très suggestive et très pure où elle aime à se mirer et à s'entraîner. Pourquoi donc empêcherions-nous ce qui lui est si bienfaisant et peut-être si nécessaire ?

Ce n'est pas là prétendre qu'une simple célébration puisse dispenser des autres moyens de formation morale et nationale. C'est y voir seulement un moyen d'une incontestable valeur et, pour cela même, s'interdire de le rejeter. Ce n'est pas à dire, non plus, que le culte de Dollard puisse suppléer le culte des saints, ni que le 24 mai doive conduire à la suppression du 24 juin. Par quelle logique paradoxale ce qui ne peut qu'enrichir notre patriotisme aboutirait-il à le déformer ? Par quelle rare merveille, le culte d'un héros qui ne s'éleva si haut que pour avoir appuyé sa force sur les fondements surnaturels, renverserait-il, dans l'esprit

des enfants, l'ordre des valeurs morales? Comment donc le peuple à qui se sera dévoilée plus parfaitement la noblesse de son histoire, voudrait-il ne pas se tourner avec plus de piété vers les puissances qui ont fait cette noblesse et la soutiennent? Non, que l'on réserve ses craintes pour des périls moins douteux. Si les fêtes devaient toujours se nuire l'une à l'autre, il y a longtemps que l'Église aurait dû raccourcir la liste des siennes. Pas plus que le culte de Jeanne d'Arc avant la canonisation de la vierge guerrière, ne faisait tort aux saints de la France, le culte de Dollard ne pourra ruiner la dévotion au protecteur céleste de la patrie. Il arrivera même, si ce n'est déjà fait, ce que n'ont pas prévu les bonnes âmes timorées d'aujourd'hui: la Saint-Jean-Baptiste profitera du 24 mai comme d'une vigile féconde. Bénéficiant des émotions qui l'auront précédée, de la substance plus ferme que la première fête aura fait entrer dans la notion de notre patriotisme, la célébration nationale perdra de plus en plus le caractère factice, par trop oratoire dont les fervents actuels du 24 juin feraient mieux de s'inquiéter.

\* \* \*

Nous allons donc continuer de fêter Dollard; nous allons même essayer de maintenir à la fête les formes originales qu'elle prend peu à peu. Nos amis d'Ottawa à qui nous serons redevables de tant d'idées généreuses, ont inauguré l'an passé une émouvante manifestation. Eux qui plus spontanément que personne avaient adhéré à la célébration du héros tombé près des marches ontariennes, ont eu cette pensée magnifique de faire sonner, à l'heure de midi, par tous les clochers de la capitale, le glas des morts du Long-Sault. "Idée sublime!" nous disait une vénérable femme de lettres dont l'œuvre réflète plus que toute autre le sens de notre histoire.

Tous voudront souhaiter que l'idée se propage. Tout

au plus, si nos amis d'Ottawa nous le permettent, y ferions-nous une légère modification. Les cloches de la capitale ont sonné à l'heure de midi. Pourquoi ne pas fixer la sonnerie à l'heure de l'angelus, la veille au soir ? Tombant sur nos villes et nos villages à la fin du jour, le risque serait moins grand pour elle, ce nous semble, de se perdre dans le bruit, dans le brouhaha des distractions. Puis quelle vigile plus solennelle que celle-là à la grande journée ! Nous formons donc le vœu ardent que l'appel des clochers de la capitale soit alors entendu de tous les clochers français d'Amérique. L'unanimité de nos clochers, ces grandes voix des paroisses canadiennes, la rose de Dollard épinglée le même jour à toutes les poitrines avouons-le, ce serait tout de même, dans notre famille française, une affirmation d'unité. Où serait le mal, au surplus, si nos fêtes venaient ajouter à notre vie un élément de grandeur, voire une note de touchant pittoresque ?

Pour les mêmes motifs l'on voudra continuer dans les collèges, les couvents et les écoles, l'heureuse floraison littéraire que la fête a provoquée. Il importe surtout d'y maintenir le même esprit, celui qui nous a frappé, l'année dernière, dans les nombreux essais que nous avons tenus dans nos mains : nous voulons dire, le souci d'échapper aux amplifications vides, enflées, trop sonores, la volonté de dire des choses claires, à la mesure exacte des aspirations, emportant avec elles de l'action pratique. Il nous fut reproché parfois d'avoir découvert un peu tardivement le héros, puis de n'avoir su tirer jusqu'ici, de son souvenir, aucune ombre de chef-d'œuvre. Reproche bien prématuré et bien sévère ! La gloire de Jeanne d'Arc n'est pas si ancienne en son propre pays. Et n'a-t-il pas fallu quelques siècles, au riche terroir de France, avant que le souvenir de l'héroïne y eût fait jaillir des œuvres dignes d'elle ? Qui ne sait la vieille vérité ? Il faut laisser le temps à la subs-

tance de l'art de s'amasser, de se pétrir, avant que remodelée par l'esprit d'un grand artiste, elle se réalise dans les formes sensibles. L'art, comme la nature, a-t-on coutume de dire, procède par lentes et multiples ébauches. Comptez au pied du grand arbre, les germes éteints, les pousses avortées et mortes qui ont annoncé, puis soutenu la croissance du géant. Jacques Brassier écrivait ici même, au mois de juin dernier, en présence des premiers essais de poème, de récit qu'avaient inspirés les premières fêtes : "Une littérature Dollard est en train de se créer, tout comme s'est créée une littérature Jeanne d'Arc. Oh ! sans doute, le chef-d'œuvre n'est pas encore né. Mais tous ces essais de musique et de poésie nous présagent pour bientôt, nous semble-t-il, le grand artiste qui nous harmonisera la cantate de Dollard et le grand poète dont les beaux vers chanteront dans toutes les mémoires".

La consigne est donc d'attendre en travaillant et notre confiance est de compter les œuvres déjà belles qui vont rester. La fête est d'hier et cependant elle nous a donné de fort belles pages de M. Thomas Chapais, le monument, les bustes de Laliberté, une toile de Delfosse et le récit de Joyberte Soulanges qui vient de se voir attribuer un "prix d'action intellectuelle".

Le chef-d'œuvre le plus beau, une main diligente n'a pas attendu si longtemps pour commencer à le sculpter quelque part ailleurs. Celui qui écrit ces lignes a pu assister à quelques fêtes de Dollard en nos maisons d'enseignement primaire. Il se rappelle les mots qui furent prononcés devant lui, l'accent particulier dont ils vibraient sur les lèvres des tout jeunes. Ceux qui ont connu d'autres temps sont heureux de s'en apercevoir : grâce à l'admirable esprit de nos communautés religieuses, grâce au dévouement éclairé de tous ceux qui enseignent, aujourd'hui, dans nos plus petites écoles, l'on sculpte de l'espoir.

Lionel GROULX, *ptre*

## AUTOUR D'UN ANNIVERSAIRE

---

L'Action française est heureuse de pouvoir publier le texte de l'allocution prononcée par M. Labelle, supérieure de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada, à l'occasion de la soirée organisée par *La Ligue d'Action française* pour célébrer le 150ème anniversaire de la mort de la Vénérable Mère d'Youville, en décembre dernier. Le conférencier était M. le curé Noel Fauteux.

Dans son Introduction à la Vie dévote, Saint François de Sales recommande à Sa Philotée de ne point quitter l'oraison sans "cueillir un petit bouquet de dévotion".

"Et voici", dit-il en sa langue exquise, "ce que je veux dire : Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontier sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée : ainsy notre esprit ayant discoursu sur quelque mystère par la méditation, nous devons choisir un ou deux ou trois pointz, que nous aurons trouvés plus à notre goust... pour nous en ressouvenir le reste de la journée et les odorer spirituellement".

### IIème P. ch. VII.

Si vous me le permettez, je vais suivre le précepte du saint Docteur et former notre petit bouquet de reconnaissance et d'admiration.

Et d'abord nous avons goûté le plaisir de méditer ensemble, ce soir, la vie et les œuvres de la Vénérable Mère d'Youville.

La vie humaine est si courte et ses problèmes sont si nombreux, si pressants que nous n'avons plus aujourd'hui le loisir d'étudier notre passé.

D'ailleurs, nous voulons être de notre temps, vivre dans le présent, connaître les besoins de notre époque, y satisfaire par la mise en œuvre de nos ressources et appor-

ter à ses maux les remèdes qui conviennent. Et c'est juste, puisque nos devoirs sont actuels; et c'est sage, parce que s'associer aux choses d'aujourd'hui, c'est préparer le progrès pour demain.

Toutefois le souci du présent ou du futur ne nous absorbent-ils pas jusqu'au point de ne vouloir plus entendre parler du passé? *L'Action française* ne le pense pas. C'est même un de ses buts "de tenir notre peuple en contact intime avec les sources vives de son passé". Ses penseurs, ses écrivains, ses conférenciers ont la mission d'entretenir dans l'âme canadienne, le souvenir de ses origines, le culte de ses ancêtres et l'amour de ses saints.

Puis à l'époque des grands anniversaires de nos héros ou de nos héroïnes, elle nous réunit pour nous enseigner leurs gestes sauveurs et pour leur rendre un hommage de pieuse et fière admiration.

Que *L'Action française* agrée nos très sincères remerciements!

Je l'en remercie d'autant plus cordialement qu'elle m'a fait l'honneur de présider cette soirée.

Je n'y vois aucun mérite sinon que je suis le successeur de Louis Normant du Faradon dont Dieu s'est servi pour réaliser l'œuvre sainte et féconde de M. Marguerite Dufrost de la Jemmerais. Quand la pieuse femme de Villemarie confia au sulpicien français son projet de former, avec quelques amies, une congrégation religieuse, consacrée au Père éternel et vouée au service des pauvres dans tous leurs besoins, celui-ci mit tout en œuvre pour en assurer l'exécution.

Il éprouva sa sainteté, il guida ses essais, il assura, en dépit de mille obstacles, à la communauté naissante la possession de l'Hôpital général alors menacé d'une ruine complète, il rédigea les constitutions du nouvel institut,

il lui obtint l'approbation bienveillante de l'évêque de Québec. Et depuis 150 ans, l'œuvre n'a pas cessé de grandir et de prospérer à l'ombre de Saint-Sulpice.

Encore une fois, merci à l'*Action française*, au nom de 3,000 sœurs Grises, filles de la Mère d'Youville et de M. Olier.

Mais les fonctions que l'*Action française* a bien voulu me confier m'imposent surtout le devoir de remercier M. le conférencier.

Ici, je tiens à vous en faire immédiatement l'aveu : si j'ai l'impérieux devoir de choisir un ou deux ou trois points de la conférence que nous y avons trouvés plus à notre goût, je suis l'homme le plus embarrassé du monde. Car, nous avons tout goûté, tout admiré dans ce portrait à la fois si simple et si fidèle de la Vénérable Mère d'Youville. Nous n'en pouvons rien retrancher sans regrets. De chaque fait, de chaque parole, de chaque geste enregistré s'échappe un parfum de vertu, une odeur de sainteté qui embaume l'âme et la pénètre de confiance et de vénération pour elle. De sorte que ce n'est plus une fleur ou deux que chacun de nous veut cueillir pour son bouquet spirituel, c'est la gerbe toute entière !

Or ceci, je crois, fait déjà beaucoup votre éloge, mon cher conférencier.

Bossuet affirme que la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Pour faire ressortir la gloire de la Vénérable Mère d'Youville vous n'avez eu recours à aucun artifice de langage ; vous vous êtes caché pour ainsi dire derrière votre personnage pour le mieux observer ; et le portrait que vous en avez donné est d'une ressemblance d'autant plus frappante qu'on sent avec quelle exactitude, avec quelle conscience vous l'avez tracé.

Aussi nous n'oublierons point cette figure incontestablement très belle de la Mère d'Youville.

Nous garderons l'impression salutaire et profonde qu'a produite en nous la révélation de cette âme de sainte. Nous remercierons Dieu de l'avoir choisie en terre canadienne pour y planter cet arbre de bénédiction: l'Institut des Sœurs de la Charité qui abrite toutes les infortunes et dont les rameaux s'étendent sur l'Amérique septentrionale.

Nous ferons mieux, nous prierons Dieu de glorifier lui-même sa servante et de donner à ses filles, et à l'Église canadienne toute entière, la consolation d'entendre bientôt le Souverain Pontife reconnaître solennellement l'héroïcité de ses vertus.

Cela ne peut tarder. Nous en avons la promesse formelle du Saint-Père lui-même. Voici le câblegramme qu'il a fait adresser hier à la Mère générale et que je suis honoré de vous communiquer ce soir.

“Décembre, le 14, Supérieure générale, Sœurs Charité, Montréal.

Saint-Père, heureux apprendre que vous allez célébrer 150ème anniversaire fondation cet institut; forme vœux prospérité croissante pour votre Congrégation, et, comme gage faveurs divines, vous envoie de tout cœur ainsi qu'aux membres de votre famille religieuse bénédiction apostolique.

Saint-Père et Congrégation des Rites prennent particulier intérêt à la cause béatification vénérable fondatrice. Lettre suit.”

(Signé Cardinal GASPARI.

Monsieur l'abbé, lorsque un conférencier suscite d'aussi nobles sentiments dans l'âme de ses auditeurs, il a sûrement réussi. Je vous remercie d'avoir assumé votre tâche et je vous félicite de l'avoir si bien accomplie.

## PLAIDOYER POUR LE BON GOUT

---

M. le Maire ayant dit, devant les ruines de son hôtel-de-ville : "Nous reconstruirons plus vaste, mais ailleurs, en un lieu plus central", il se trouva tout de suite quelqu'un pour répondre : "Non, monsieur : nous reconstruirons au même endroit, en nous servant des mêmes murs, et s'il nous faut nous agrandir, ce sera par le haut".

Et voilà !

Sur le champ, nous avons imaginé ce que pourrait bien être le nouveau "palais municipal". Nous l'avons vu, agrémenté de deux étages supplémentaires, en brique jaune, par économie... Les tours nous sont apparues couvertes en tôle galvanisée : celle du milieu, dominée par un magnifique castor en ferblanc, tandis qu'au sommet des autres brillent une rose, un trèfle, un chardon, une feuille d'érable,<sup>1</sup> admirablement découpés et tournant au gré du vent. Sur la façade du Champ-de-Mars, la mieux placée pour être admirée et pourtant la plus négligée jusqu'ici et la plus insignifiante, on a ajusté à un certain nombre d'ouvertures, jusqu'au troisième étage, les principaux types d'escaliers qui caractérisent notre ville : en montagne-russe, en vrille, en zig-zag, en courbe fantaisiste, en... asymptote. Ainsi l'accès aux divers bureaux sera extrêmement facile. Et puis on mettra par-dessus tout cela une immense affiche électrique portant la devise : *Concordia Salus*, que l'on apercevra de Boucherville...

Mais nous nous amusons ! Il reste que M. le Maire avait raison. L'hôtel-de-ville, transporté aux environs de

---

<sup>1</sup> Les meubles du blason municipal.

L'intersection des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine, serait devenu directement accessible des quatre points cardinaux. Nous avons l'occasion de construire un monument plus en harmonie avec l'importance et les destinées de notre cité : nous la manquons. Heureusement, on nous affirme qu'aucun étage ne sera ajouté. Mais encore une fois l'exemple du *rafistolage* nous est donné par ceux qui, d'instinct, devraient le mépriser. Dans une revue de jeunes,<sup>2</sup> un critique faisait récemment justice de notre déplorable palais de justice. Notre hôtel-de-ville, pour avoir plus d'unité, ne valait guère mieux, quoiqu'on ait souvent répété qu'il était copié de l'hôtel-de-ville de Paris.. Ineptie !

\* \* \*

De récents incendies d'églises — trois dans une semaine, — ont inspiré quelques excellents articles dans la presse du pays. Les uns insistaient sur l'insuffisante protection de nos villes et de nos villages contre le feu, les autres sur la matière combustible de presque tous nos monuments civils ou religieux. On ne peut douter qu'il ne soit urgent de trouver une formule, en même temps économique, durable et artistique, pour nos églises futures. L'architecte Audet remarque que nous en sommes, au Canada, au point où était la France, avant l'invention du système de voûte ogival : c'est-à-dire plus de huit siècles en retard. Et nous sommes sans excuse. Au moyen âge, on ne connaissait pas le béton. Sans doute ce matériau n'est guère esthétique : aussi ne s'agit-il pas d'en faire des murs intérieurs ou extérieurs, mais des voûtes, très légères et à l'épreuve du feu. Pour le reste, qui nous empêche d'employer la pierre, la brique de diverses couleurs ? Et nous en aurions enfin

<sup>2</sup> *Le Semeur*, février 1922.

fini avec la latte et le plâtre, que le feu consume comme de la paille. Nous appelons de tous nos vœux l'artiste qui saurait construire une église, adaptée au climat et aux besoins de notre pays; une église si séduisante et si bien réussie que tout le monde, — curé, marguilliers, francs-tenanciers, — serait convaincu qu'il faut désormais l'imiter.

Peut-être ce nouveau type nous éloignerait-il de notre vieille église traditionnelle. Raison de plus, nous semble-t-il, pour conserver avec soin celles qui nous restent de nos anciennes constructions religieuses. De ce point de vue, on ne peut s'empêcher de regretter les modernisations infligées à certaines façades vénérables, également précieuses par leurs souvenirs historiques et leur style désuet. Saint-Denis-sur-Richelieu est encore debout; l'an prochain, rien n'en demeurera. Nous accordons que les églises sont faites pour le peuple et non pour les esthètes de la ville, et que les fidèles ont le droit d'exiger qu'on ne laisse pas crouler un temple sur leur tête. Mais nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux solidifier l'édifice branlant, tout en conservant ses formes. L'extérieur de Saint-Denis a des traits que nous rechercherions en vain ailleurs dans la province et qui l'apparentent aux édifices religieux de l'Amérique latine : deux clochers trapus, mais fort légers, sur la façade, et coupole à l'intersection d'une sorte de transept.

L'église de Berthier, — elle aussi menacée nous dit-on, — n'a pas la même originalité extérieure, mais elle conserve un admirable sanctuaire en bois sculpté, un peu déformé par un badigeon blanc et saumon. La population de cette aimable ville riveraine sait-elle assez quel trésor elle possède? Va-t-elle imiter Louiseville, — sa voisine — qui a remplacé son vieux temple par une pseudo-cathédrale où abonde le fer blanc? Je sais qu'il ne faut pas se frapper avec exagération : il ne s'agit pas pour nous, comme pour la

France, au commencement du siècle dernier, de sauvegarder des chefs-d'œuvre authentiques du moyen-âge. Mais nos monuments, si modestes soient-ils, "avec leurs simples lignes de pierre"<sup>3</sup> et leur vieux toit rouillé "sont en elles-mêmes une fascinante étude d'architecture". Et nous ne parlons pas des souvenirs qui y palpitent.

\* \* \*

Par une heureuse rencontre, nos compatriotes anglo-protestants semblent tout autant que nous tenir à conserver nos vieilles églises et nos vieilles demeures. Nous citons, tout-à-l'heure, un article de M. Lomer, bibliothécaire de McGill; il avait été devancé en juillet 1919, par M. Ramsay Traquair, professeur d'architecture à la même université, dans la revue *House and Garden*.<sup>4</sup> Tous deux admirent, sans arrière-pensée, nos anciennes maisons de pierre, de la campagne ou de la ville. Ils décrivent leur haut toit incliné où glisse la neige; leurs épais murs de pierre qui défient les pires tempêtes d'hiver et conservent la fraîcheur en été; leurs cheminées, doubles souvent, aux deux extrémités; leurs hauts parapets de pierre, continuant le pignon au-dessus du toit; leur unique étage, éclairé de fenêtres plutôt petites, aux châssis carrelés, aux contrevents massifs; la galerie sans balustre, garnie de géraniums; les S de fer dans la muraille. M. Traquair les compare avec nos modernes maisons, qui sont, dit-il, "trop souvent des monstruosité de brique et de pierre, munies de hideux escaliers extérieurs, — véritable grimace d'un beau motif architectural, — avec des ornements en bosse, laids et compliqués, cloués justement aux endroits où convenaient seuls

<sup>3</sup> Interesting old stone houses in Quebec — par Gerhard R. Lomer, dans *The House Beautiful*, de novembre 1920.

<sup>4</sup> Avant eux, M. Fernand Préfontaine s'en était avisé. Voir son excellent article du *Nigog* 1918, p. 209.

la simplicité et le repos, enfin avec des ferronneries dépourvues de sens, tordues et enroulées, sortant du pignon et de la toiture, — bref la vivante antithèse de tout ce qui faisait une belle chose de la maison ancestrale, simple et pleine de caractère.”<sup>5</sup>

Tout cela n'est que trop vrai. Il n'est personne d'entre nous qui, de la portière d'un wagon, n'ait aperçu ces architectures de folie, ou encore ces boîtes carrés à toit plat, qui déshonorent nos délicieux villages. Hélas ! il y a bien trois quarts de siècle que nous nous évertuons à forcer ainsi notre talent, à singer le cottage américain, à maquiller le visage de notre patrie. Nos ancêtres, aidés de leur seul bon sens, avait fixé le type de la maison canadienne, adaptée à notre climat, à nos matériaux, à nos besoins. Nous ne connaissons rien au monde, de mieux, comme demeure familiale, que ces vastes manoirs, de quatre, six, huit fenêtres de front, qui ornent encore de leur charme sérieux et discret, quelques rares vieilles paroisses de notre province. S'il y a une campagne à entreprendre pour réhabiliter le type, ne perdons pas de temps. Si nous tardons, il ne nous en restera plus que des photographies.

Louis DELIGNY.

---

<sup>5</sup> Article déjà cité.

— o —

**Les écoles de Green Valley.** — Il vient de se produire à leur sujet, un fait digne de mention. Ce n'est pas le premier; vraisemblablement, il ne sera pas le dernier. Les commissaires demandant \$300. pour soutenir leurs écoles françaises, jusqu'à la fin de la présente année scolaire, le **Devoir** ouvrit une souscription. En quelques jours, il recueillit plus de cinq fois le montant réclamé. Nous félicitons le **Devoir** de son initiative et de son succès. Tout de suite, l'attention du public s'est éveillée à son appel pour ces écoles de la province de l'Ontario. Autre preuve que l'esprit de race est vivant chez les Canadiens français. Ils ne veulent plus être indifférents aux faits liés en notre pays à la cause française.

## LE COMITE DE PROPAGANDE A PARIS

---

Selon la promesse qu'il en avait faite, le Comité tient à mettre ses amis du Canada au courant des plus récentes manifestations de son activité à Paris.

Ce compte-rendu, nous l'adressons à tous nos compatriotes afin qu'ils s'intéressent de plus en plus à cette œuvre modeste mais opportune; cependant nous considérons le devoir d'abord à nos généreux souscripteurs, dont la liste s'allonge chaque semaine et que nous ne saurions trop remercier de la confiance qu'ils nous témoignent et de l'encouragement substantiel que nous en recevons. Pouvoir le faire par l'entremise de l'*Action française* nous est particulièrement agréable.

\* \* \*

Le 22 janvier, sous le patronage des Amitiés catholiques françaises, nous étions conviés à une grande manifestation à S. Denys de la Chapelle. La vieille église de S. Denys de la Chapelle se dresse dans le nord de Paris au milieu d'un quartier très animé. Depuis de longs siècles, elle a contemplé déjà bien des foules et elle garde sans doute la confiance de bien des secrets de toutes les générations qui y sont venues prier. Parmi tant de pèlerins qui sont passés là, elle conserve avec une piété particulière le souvenir d'admirables servantes de Dieu et de la Patrie, de grandes saintes et patronnes de la race française. Sainte Geneviève de Nanterre, patronne de Paris, ne manquait jamais de s'arrêter ici, en se rendant au tombeau du premier évêque de Paris, à la basilique de S. Denys.

Sainte-Jeanne d'Arc, blessée tout près de là pendant un siège de Paris, y vint aussi prier en souvenir de Geneviève. Et, c'est sur cette paroisse vénérable que la Bienheureuse Louise de Marillac, fondatrice avec saint Vincent de Paul des Filles de la Charité, vint installer la maison de son ordre.

Voilà, ce que nous rappelait le prédicateur, M. le chanoine E. Beaupin.

Aussi, n'était-ce pas sans émotion que nous assistions à cette belle cérémonie, présidée par Mgr Baudrillart, dans ce sanctuaire cher à la France, où avaient prié pour la race française ces grandes saintes que nous aussi, Canadiens, nous considérons à juste titre comme nos saintes. Il nous faut encore souligner dans l'allocution de M. le chanoine Beaupin un magnifique passage dont nous n'avons malheureusement pas le texte, mais dans lequel ce bon ami avait tenu à exprimer fort brillamment la communauté d'aspirations et d'esprit apostolique qui unit Français et Canadiens.

L'on avait eu la délicate attention de nous inviter à assurer la partie musicale de la manifestation. Appréciant à toute sa valeur l'honneur que l'on nous faisait, un chœur d'étudiants canadiens sous la direction de M. Hervé Cloutier de Montréal chanta le salut du Saint-Sacrement. Un défilé des drapeaux, à la suite d'une bannière de Jeanne d'Arc, devait clore la solennité. Chaque groupe d'étudiants escortait et arborait son drapeau. Un Carillon de chez nous figurait en bonne place et fut fort remarqué. Toute cette fête aura été pour nous une grande satisfaction et un grand bonheur. Nous voir en pareille communauté, en considérant tant de siècles écoulés et tant de fortunes adverses et diverses pendant ce long espace de temps !

La série de nos conférences s'est heureusement développée.

En janvier, M. l'abbé Fortin, du séminaire de Rimouski, licencié ès-lettres, parlait du Canada à Saint-Roch, vieille paroisse historique, sur laquelle décédèrent Bossuet et Corneille, et dont l'église est une de celles qui renferment le plus d'œuvres d'art à Paris. — Notre confrère avait étayé son entretien d'une documentation remarquable, il apportait là une abondance de renseignements et de mises au point qui parut intéresser vivement son auditoire. Il y mit un à propos et une chaleur communicative qui ne manqua pas de produire une forte persuasion.

M. l'abbé Largier, après avoir remercié fort aimablement le conférencier, voulut bien recevoir chez lui les quelques canadiens présents.

Le 5 février, M. l'abbé Groulx était invité par les Publicistes chrétiens à leur dîner mensuel.

Ici, la tâche du rapporteur devient très délicate. M. le directeur de l'*Action française* ne me pardonnerait pas d'exprimer dans cette revue toute la satisfaction profonde qu'ont ressentie ceux qui avaient l'avantage d'être présents à ces agapes fraternelles et de rapporter textuellement toutes les paroles élogieuses que nous avons entendues ce soir-là. Ses amis et tous ses lecteurs connaissent trop bien M. l'abbé Groulx, son patriotisme ardent, sa haute compétence de nos questions nationales, les convictions profondes qui l'attachent tout entier aux grandes causes auxquelles il dévoue toutes ses énergies, pour ne pas deviner facilement ce qu'une discrétion...imposée nous empêche de leur dire. C'est là une de nos excuses et notre dédommagement. Nous savons d'ailleurs qu'un premier écho est déjà parvenu au Canada par les journaux de Paris.

Qu'il suffise donc — puisque les circonstances nous obligent à certain silence — de rapporter que M. René Bazin, président des Publicistes, après avoir présenté le con-

férencier en des termes charmants pour M. l'abbé et notre cher Canada, lui fit une promesse dont nous souhaitons vivement de voir la réalisation pour le plus grand honneur de notre nationalité. L'auditoire n'a pas ménagé à notre confrère ses applaudissements distingués et de chaudes félicitations. Quant à nous, nous étions vraiment heureux et fiers d'entendre énoncer tant de choses que nous avions sur le cœur, disons mieux: dans le cœur, et de les entendre dans une pareille langue.

M. Bernard de Vesins, membre des comités-directeurs de l'*Action française* de Paris, assis en face de notre abbé s'est empressé de réclamer le texte de notre conférencier pour en faire une brochure de propagande à répandre par toute la France sous le patronage de l'*Action française*. La brochure est actuellement sous presse.

Le 17 février, M. l'abbé Groulx encore allait entretenir du sujet qui nous est cher le cercle catholique des élèves de l'Institut Agronomique. Ce milieu est particulièrement intéressant et favorable, composé de jeunes gens des grandes écoles qui, demain, se disperseront aux quatre coins de la France, allant jeter partout les bonnes idées, les bonnes semences, et éminemment aptes de par leur formation à faire rendre cent pour un.

Vers la fin de février, M. l'abbé Groulx toujours se rendait dans la paroisse de Notre-Dame de Plaisance. Muni de cartes murales, de projections et de sa précieuse documentation, il avait la joie de poursuivre heureusement sa tâche de faire connaître et aimer toujours davantage la patrie canadienne.

Nous avons de plus jugé opportun d'adresser quelques observations ou rectifications à certains conférenciers ou inspirateurs d'articles de revues. On pourra s'en rendre

compte et apprécier quelques spécimens dans la partie documentaire de cette revue.

Déjà, nous avons remercié tous ceux, en général, qui s'intéressent à notre modeste initiative. Il nous reste à exprimer plus spécialement ici notre reconnaissance à l'Association catholique de la Jeunesse, comité central de Montréal, 100 francs, l'Association catholique de la Jeunesse; comité régional de Montréal, 100 francs; l'Association des voyageurs de commerce de Saint-Hyacinthe, une année d'abonnement au *Devoir*.

Nous devons encore adresser un cordial merci aux RR. PP. Rodrigue Villeneuve, O.M.I., 100 francs; et Philémon Bourassa, O.M.I., de Hull, 100 francs; ainsi qu'à MM. Raymond, avocat de Montréal; Guy Vanier, et Omer Héroux, pour leur chèque de 100 francs, chacun.

Une souscription nous a particulièrement touché, celle des élèves finissants de 1922 au collège Sainte-Marie.

Nous avons encore reçu d'autres envois qui vont nous être d'un puissant secours: une centaine de projections sur verre données par le Pacifique Canadien par l'entremise de MM. Raoul Cloutier, Jean Désy et Paul Riou. De même trois douzaines de photos documentaires, pittoresques et charmantes de la province de Québec par M. le docteur Gauvreau.

Si quelque regrettable oubli s'était glissé dans cette énumération ou si quelque envoi ne semblait pas nous être parvenu, l'on voudrait bien en avertir M. l'abbé Armand Chaussé, secrétaire, 9, rue Jean-Bart, Paris VIe.

L'œuvre entreprise reçoit tous les jours tant en France qu'au Canada de sympathiques approbations. On reconnaît donc qu'elle était opportune. C'est là pour nous un précieux encouragement à poursuivre cette tâche et l'on peut être assuré que nous y consacrerons tout le loisir que

nous accordent nos études. Que l'on n'oublie pas en effet que nous sommes pour la plupart des étudiants, que nos ressources personnelles sont très limitées et que le développement de cette propagande dépendra en très grande partie de l'assistance que nous recevrons de nos compatriotes du Canada.

Armand CHAUSSÉ, *ptre*

---

## MAISON CANADIENNE A PARIS

---

Nos lecteurs savent qu'il est toujours question d'ouvrir cette maison destinée aux jeunes Canadiens qui vont étudier à Paris.

L'un de nos directeurs vient de recevoir à ce sujet d'un de ses amis de Paris une lettre datée du 18 mars 1922. Nous croyons devoir en reproduire certains extraits. Nous espérons qu'ils feront réfléchir tous ceux qui s'intéressent aux jeunes gens de chez nous qui vont étudier là-bas; ces remarques les amèneront à prendre des mesures propres à mettre en pratique les opportunes réflexions de notre collaborateur :

"A l'heure où cette lettre vous parviendra, le commissaire du Canada à Paris, M. Philippe Roy, sera déjà au pays depuis une semaine ou deux. Il s'efforcera de faire pousser le plus possible son projet de "Maison canadienne". Notre province va se mettre sur les épaules un assez lourd fardeau et pour des résultats plutôt douteux. C'est vraiment grand dommage. Les bonnes volontés chez nous se sont facilement laissées arrêtées par la perspective d'édifier à Paris un collège canadien comme celui de Rome et par le coût énorme que représentera une telle construction et son entre-

rien annuel. Une enquête minutieuse que j'ai faite en ces derniers temps me permet d'affirmer qu'un hôtel de 30 à 40 chambres, dans le quartier latin, ferait facilement ses frais chaque année et n'exigerait rien d'autre qu'un déboursé initial. Pour vous donner des chiffres précis, le loyer d'un pareil hôtel, pour une période de 10 à 15 ans s'élève à 12 ou 15,000 francs par année. Il faudrait, en outre, et c'est le déboursé initial, acheter le mobilier et il y en aurait alors pour la somme de 250,000 à 300,000 francs au cours d'aujourd'hui. Cette somme versée, c'en serait fini pour toujours; la maison subsisterait par ses seuls revenus et facilement comme font tous les hôtels et toutes les maisons de pension du même genre. Il n'y aurait plus pour en faire un bon foyer catholique qu'à trouver le prêtre qui en accepterait l'administration et la direction. Et c'est peut-être l'élément le plus difficile à trouver. Il y faudrait un homme d'un grand tact pour faire accepter sa présence et sa direction par des jeunes gens qui ne sont plus des collégiens et qui ont droit à toute la liberté compatible avec la bonne tenue d'une telle maison; il y faudrait aussi un intellectuel qui se tiendrait en relations avec les professeurs des grandes écoles, saurait concentrer chez lui tous les renseignements dont a besoin un étudiant canadien tombant à Paris, s'il veut s'épargner des tâtonnements et des pertes de temps qui n'en finissent plus; le même homme devrait aussi se ménager des entrées chez les intellectuels catholiques et préparer des contacts entre eux et nos jeunes gens. L'on voit d'ici quelle œuvre admirable deviendrait possible. Une maison d'étudiants ainsi organisée constituerait le plus facilement du monde un foyer de propagande et de vie proprement canadienne-française, ce que nous ne pouvons pas attendre de l'autre maison, étant donnés son but et sa population mêlée.

Il me semble qu'il y a là une œuvre d'une très haute gravité. Dans les conditions actuelles nos jeunes gens laïcs n'ont à peu près aucun contact avec les milieux et les œuvres catholiques de Paris. Ils sont entièrement livrés à eux-mêmes et à l'influence des professeurs qu'ils rencontrent dans les Ecoles de l'Etat. Sans doute, je ne veux pas dire que tous subissent sans réagir. Mais je ne puis pas plus ne pas entendre autour de moi beaucoup de ces jeunes gens gémir eux-mêmes sur l'extrême facilité avec laquelle un trop grand nombre de leurs camarades se laissent charvir la tête. Et cependant, qu'on y songe bien; ce ne sont plus comme autrefois de simples professionnels qui viennent se former à Paris; ce sont des publicistes, ce sont surtout des professeurs d'université. C'est donc notre haut enseignement catholique qui est plus ou moins en jeu. Si cet enseignement doit, en effet, donner chez nous sa pleine efficacité s'il doit y être une grande force sociale, un haut enseignement de vérité, il faudra autre chose, pour en occuper les chaires, que des esprits neutres ou sournoisement hostiles — je ne mets pas en doute les intentions des fondateurs de la "Maison canadienne" — je veux même leur concéder qu'ils feront tout en leur pouvoir pour en rendre aussi favorable que possible l'atmosphère morale. Mais enfin elle ne sera pas, elle ne peut pas être avant tout, une maison catholique elle est même créée pour ménager les contacts que l'on sait. Et s'il plaît à quelques-uns de chez nous de traiter la chose à la légère, je constate que les catholiques américains n'ont pas notre bonace optimisme, eux qui viennent de créer, sur la rue Féron, spécialement à l'usage de leurs étudiants catholiques, un club strictement catholique, alors qu'aux coins des rues Fleurus et Guynemer existait déjà l'*American university club*".

## SUR UNE PRÉFACE DE CHARLES MAURRAS

Nos lecteurs connaissent le rôle que tient en France, au point de vue des idées, le directeur de l'*Action française*, de Paris. De sa pensée et de son œuvre, M. Henri de Mau- blanc faisait récemment une intéressante critique, ici-même, dans une conférence à l'Université de Montréal. Pour faire mieux apprécier la pensée et l'œuvre de l'auteur de l'*Enquête sur la monarchie*, nous croyons utile de résumer la remarquable préface qu'il mit au livre de Marius André : *La fin de l'Empire espagnol*, reproduite dans la *Revue de l'Amérique latine* (livraison du 1er février 1922). Maurras précise dans cette étude sur les *forces latines* ses idées touchant république et monarchie, génie latin et catholicisme.

\* \* \*

Maurras félicite Marius André d'avoir "substitué la vérité historique à l'entreprise de sophistication qui a été florissante durant près de cent ans". Il ajoute :

"Le vrai vaut par lui-même. Mais il y a des vérités amères et des vérités douces. Il y en a d'utiles, il y en a de dangereuses. Il y en a qu'il faut réserver pour les sages et d'autres qui conviennent à la nourriture de tous. Où donc allons-nous mettre les vérités restituées par Marius André? Sont-elles pour la huche à pain ou pour l'armoire aux poisons? Vérités favorables au catholicisme, vérités favorables à l'idée d'organisation, à l'idée de réaction politique, intellectuelle, morale, quel en sera le retentissement sur les rapports des Latins d'Amérique et des Latins d'Europe? Seront-elles ou non favorables à la bonne entente du monde latin?"

Il convient de resserrer les liens qui unissent les diverses parties de ce monde latin. "Bientôt, écrit Maurras tous ceux qui parlent français, au Canada, en Belgique, en Suisse, dans nos colonies, se sentiront appelés et mobilisés pour cet effort général d'association à nos frères de langue et d'intelligence".

Il faut que cet effort dure et trouve le succès. Les divers peuples latins marcheront désormais dans une voie moins encombrée. "L'énorme obstacle matériel de la puissance allemande, l'énorme préjugé intellectuel de la primauté germanique étaient faits pour briser beaucoup de bonnes volontés". Les peuples latins furent trop divisés. La guerre ne parvint pas à faire "l'union complète de la latinité." "Ni je ne m'étonne, ni je ne m'irrite, ni je ne me plains, cela serait trois fois indigne d'une philosophie politique," constate Maurras. "Ne parlons pas Espagne, ni Amérique, ni France. Parlons du monde latin comme d'un même corps à organiser". La chose est-elle possible ?

Au moyen-âge, la latinité fut consciente et prédominante dans les élites scientifiques, politiques, morales. "La réforme religieuse du XVIème siècle arrêta toute évolution en ce sens. Du moment que l'Europe était coupée en deux par Luther, il fallait renoncer au magnifique rêve de prolonger l'esprit romain aux frontières du genre humain."

La tendance à rétablir la paix romaine universelle continua d'exister chez un certain nombre de peuples modernes. A preuve, les tentatives, les traités qui "inclinent à la vieille fraternité unificatrice." L'idée survécut à "la Révolution qu'on appelle Française". Napoléon l'adopta. Elle demeure. L'esprit révolutionnaire est son ennemi. Comprendons le génie latin; ne renions pas, "au nom du latinisme, l'essentiel du legs commun aux Latins". A ce titre Maurras combat les idées révolutionnaires. Est-ce à dire qu'il vou-

drait voir le système monarchique adopté par tous les peuples et en tous pays? Non. "Je ne viens pas prêcher la monarchie à l'Amérique... Monarchie, République, ne sont que des moyens, comme la liberté ou l'autorité. Chacun vaut ce qu'il vaut pour donner aux peuples l'ordre, le progrès, la justice, la prospérité et la paix. Il y a des pays où la république est une nécessité nationale. Il y en a d'autres où, comme l'a observé notre Renan, ce mot est synonyme d'un certain développement démocratique malsain et signifie un encouragement, une excitation à l'anarchie."

Maurras croit que la France est de ceux-ci, que la monarchie y assura longtemps la sécurité, la force, l'influence et l'honneur, que l'"esprit de la Révolution y fut importé", qu'il y "vint de Suisse avec Rousseau, de Londres avec Montesquieu, de Prusse avec Mirabeau", qu'il "provinait plus profondément de l'influence trouble développée depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle par l'esprit politique de la Réforme". A son jugement, les idées révolutionnaires ne sont ni françaises ni latines; on ne les trouve pas dans l'héritage gréco-romain. Le moyen-âge exalta et pratiqua les idées de hiérarchie et de subordination; la Renaissance porta au comble le sentiment d'inégalité entre les vivants; la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, aux époques de grande prospérité politique, intellectuelle et morale, ignorèrent les idées révolutionnaires ou les combattirent avec vivacité. "Pour des causes historiques et géographiques, l'Angleterre de Cromwell et du Covenant a trouvé le moyen de vivre et de durer en composant avec l'anarchie religieuse et le parlementarisme: quel est le peuple latin qui s'est bien trouvé du rotativisme, de la révolution, du gouvernement des partis?... "Nulle part les erreurs de la démocratie révolutionnaire n'ont plus complètement échoué que dans l'Europe latine.

C'est peut-être qu'elles y sont un produit germanique, n. représentant rien de naturel, de spontané, d'indigène. C'es peut-être aussi que nos populations sont trop sensibles à l'étr parole des tribuns qui les agitent et les bouleversent : le la institutions d'un peuple ne doivent pas correspondre unique ment à ses défauts, mais les équilibrer par la discipline de ses haï vertus." Bismarck et après lui Guillaume II affaiblirent la mé France en la divisant par le régime des partis. Ils lui impo de sèrent "la manie anticatholique", nous séparant ainsi morat de lement, note Maurras, "de nos frères de race ou de culture de les Espagnols, les Canadiens, les Belges, et même de cousins n'é brouillés avec qui nous aurions pu nous entendre, comme les cia Autrichiens, les Hongrois et certains Allemands du sud". qu

Si les idées révolutionnaires menacent de dissociation ses intérieure chacune des nations qui composent le monde po latin, l'anticatholicisme peut détruire "la matrice de son ces unité future". Au jugement de Maurras, le catholicisme co est étroitement lié au maintien du monde latin et à son pro l'C grès. Comment se fait-il "que latinisme ou latinité aient sép été si longtemps donnés pour les synonymes d'anti-catholi tés cisme, autrement dit d'admiration du protestantisme ? La Peuples latins, peuples catholiques, dit l'histoire, exception un faite pour la lointaine Roumanie. Qu'est-ce qui a opté pour ca Léon X contre Luther ? Est-ce la Saxe, est-ce le Brande ga bourg, est-ce l'Angleterre ? Non : les peuples latins. Com pa ment la Belgique, en partie néerlandaises, s'est-elle séparée pr de la Hollande pour affirmer son âme, sa foi et sa nationa aff lité ? Par sa fidélité au catholicisme. Où la Réforme a-t- "I elle réussi à fond dès le premier jour ? En des pays germani lat ques et anglo-saxons. Les peuples latins sont ceux où la ne Renaissance a réussi, où la Réforme a échoué". ou ne

On ne peut que par une "abstraction monstrueuse" "dissocier l'histoire des Latins d'avec l'histoire de l'organisa-

tion religieuse née sous l'enseigne de Rome et qu'ils ont si fidèlement défendue contre les infiltrations et les assauts étrangers. La race n'est pas la religion, la religion n'est pas la race, mais ces deux termes sont souvent unis."

"Toute tentative d'unité latine qui comportera la haine ou le dédain de l'esprit catholique est condamnée au même insuccès naturel" (que rencontrèrent certains efforts de rapprochement avec l'Espagne).

Pourquoi, du reste, les peuples latins auraient-ils honte de leur caractère de peuples catholiques? Le catholicisme n'est cause d'infériorité à aucun point de vue. "Commercial? industriel? Regardez l'Argentine, regardez la Belgique. Au point de vue militaire? Regardez la France et ses généraux victorieux, la plupart élèves des Jésuites. Au point de vue artistique? littéraire? scientifique? Laissons ces enfantillages, revenons au fait, le fait est que, en tenant compte de toutes les différences et de toutes les nuances, l'Occident religieux se distribue entre les peuples qui se sont séparés de Rome au XVIème siècle et ceux qui lui sont restés fidèles. La fidélité à cette tradition fut le partage des Latins. Qu'elle cesse, ils perdront l'un de leurs caractères, un caractère sur lequel peut être assis leur union. Ce caractère peut constituer un grand avantage". Le latin, gardé par le catholicisme pour organe rituel, est pour les pays latins "un moyen permanent de compréhension réciproque". Cette vieille langue "est mise au service des affinités de l'esprit," littérature, philosophie, etc.

Supprimer le catholicisme, c'est désorganiser la latinité. "Le catholicisme est idéalement et moralement organisé, la latinité ne l'est pas. Le catholicisme est formé, la latinité ne l'est pas encore ou elle ne l'est plus. Pour vivre ou revivre, elle peut bénéficier de cette organisation, elle ne peut la suppléer. Ce que perd le catholicisme, elle le

perd donc. Telle est la vérité pratique. Je convie tout esprit politique et toute âme vraiment humaine à y réfléchir. Ne nous détruisons pas nous-mêmes, ne détruisons pas le véhicule des forces qui nous rassemblent, c'est la première des conditions de notre progrès".

Charles Maurras croit retrouver ce conseil jusque dans la doctrine d'Auguste Comte. Cet agnostique reconnaît la nécessité de s'unir à la papauté contre le désordre universel. Maurras reprend à son compte ce conseil; il l'invoque en faveur de l'union latine. Ses raisons paraissent être du même ordre que celles d'Auguste Comte. Maurras semble être, tout autant que l'était le philosophe positiviste, éloigné, par la pensée, de la métaphysique et de la théologie catholique. Lisez cet aveu :

"J'en parle avec d'autant plus de liberté que je n'ai l'honneur, ni le bonheur de compter parmi les croyants du catholicisme. Mais indépendamment de la foi, rien ne peut faire que nous ne soyons pas nés catholiques. Nos habitudes des spirituelles et morales ont été contractées entre le baptême, la Sainte table et l'autel catholique. Cela peut varier d'homme à homme ou de village à village; mais si l'on prend la grande moyenne de nos populations, nous sommes faits ainsi et pas autrement, cela ne dépend de personne pas même de nous".

\* \* \*

"Rentrons dans le pays de l'ordre comme un propriétaire rentre chez lui", termine Charles Maurras. Que les Canadiens français n'en sortent jamais, concluons-nous.

Les extraits de ces très belles pages auront suggéré au lecteur d'opportunes réflexions. Quelques-unes s'en dégagent que nous souhaitons n'être jamais oubliées par notre peuple.

Il y a sur terre diverses agglomérations d'hommes ou de peuples, "nations asiatiques", "race anglo-saxonne", "monde latin". Les Canadiens français appartiennent à celui-ci. Ils sont les maîtres d'un patrimoine enrichi par les habitudes spirituelles du catholicisme, par les vertus latines et françaises, désormais soutenues par des traditions venues de France et enracinées au sol canadien. Nous conserverons habitudes, vertus et traditions, nous atteindrons un plein développement, si nous savons rester fidèles à nous-mêmes, grandir dans le sens de notre être, maintenir les qualités de mesure et de clarté, d'équilibre et d'ordre dont s'enorgueillit à juste titre la race française. Il nous faut pour cela puiser notre sève morale et intellectuelle au tronc latin. Il nous faut pour cela persister à faire du catholicisme la source de notre vie spirituelle. Sa doctrine et l'Eglise catholique ne doivent trouver chez les Canadiens français que de respectueux et dévoués amis. Cette vérité est sans doute admise par les nôtres qui, au dire de Charles Maurras, ont l'"honneur et le bonheur de compter parmi les croyants au catholicisme." Elle devrait l'être aussi par les Canadiens français qui n'accepteraient ni ses dogmes ni son culte. Ressemblant en cela à Maurras, il leur resterait à garder, comme lui, à l'égard du catholicisme une attitude toute de respect et d'active sympathie.

Héritiers du legs gréco-romain, fils de France, les Canadiens français contractèrent eux aussi leurs "habitudes spirituelles et morales entre le baptistère, la Sainte table et l'autel catholique". Aucun fils de notre race n'a le droit de méconnaître ce fait historique. Par le catholicisme et par l'esprit français, demeurons fidèles au génie latin.

Antonio PERRAULT.

## L'ANNUAIRE STATISTIQUE DE QUEBEC, 1921

Le monde est un organisme fort compliqué. Si on considère des points de vue économique, social ou politique, on remarque une foule de données qui s'imposent à notre attention et auxquelles il faut souvent se référer. La plus grande part de ces données se trouvent dans les recensements et les statistiques annuelles des gouvernements. Or, ces inventaires n'ont de valeur et d'utilité que si on les groupe pendant un nombre d'années relativement considérable. Les statistiques tirent tout leur intérêt des comparaisons qu'on peut faire avec les précédentes.

Le Québec a son *Annuaire statistique*; c'est un des services du secrétariat provincial. Déjà considérable dès sa première année de publication en 1914, cet annuaire, qui n'a pas cessé de perfectionner, contribue d'une façon notable à donner figure d'Etat politique à notre province. Avec son annuaire statistique, c'est, me semble-t-il, posséder un attribut, un indice d'autonomie presque aussi important que de battre monnaie et d'imprimer ses timbres-poste. C'est une chose que, dans le monde moderne, pour compter à l'égard des autres, il faut avoir tout d'abord compté ses propres forces.

On chercherait en vain quelle tête de chapitre on a pu omettre dans ce recueil de statistiques bien ordonné, puis qu'il fournit la réponse nette et simple à toute question d'ordre économique et social.

S'il m'était permis de faire quelques réserves, je dirais que l'annuaire se rapprocherait encore de la perfection si on soignait davantage les graphiques, ces ingénieuses récapitulations, en ne perdant pas de vue que les plus simples sont les plus éloquents, et si on voulait s'en tenir aux tableaux et aux graphiques, en restreignant le texte à ce qui est rigoureusement indispensable. On éviterait ainsi de rendre l'ouvrage volumineux, afin qu'il se répande davantage, sans qu'il coûte cher.

Emile MILLER.

## LA FETE DE DOLLARD

Un peu partout au Canada et même aux États-Unis l'on se prépare à fêter Dollard le 24 mai prochain. La *Ligue d'Action française* s'occupe d'organiser les diverses manifestations dans la région de Montréal. Voici quelques renseignements au sujet de ces fêtes :

23 mai — *Veillée des armes*, église St.-Enfant-Jésus (rue Saint-Dominique) à 8 heures du soir. Salut solennel par curé Perrier. Allocution de circonstance par abbé Verschelden.

24 mai — 5ème pèlerinage historique à Carillon. Sous les auspices de la *Ligue d'Action française* et la direction du capitaine J.-O. Normand, à bord la Duchesse d'York.

Le départ aura lieu à 7 heures précises du matin, au canal vis-à-vis de la rue Atwater, avec arrêt à Lachine, d'où le bateau partira à 8 heures. Le prix des billets est de \$1.50 pour les adultes et de 75 sous pour les enfants. Ils sont en vente aux endroits suivants :

L'*Action française*, 369 rue Saint-Denis; Le *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent; Librairie Granger, Place d'Armes; Librairie Beauchemin, 79, rue Saint-Jacques; Librairie Déon, 251, rue Sainte-Catherine est, N.-W. Tanguay, 781, rue Sainte-Catherine est; Pharmacie Désilets, 213, rue Bourbonnières, Maisonneuve; Librairie Pineault, 280, rue Rachel est; J.-A. Payette, 1882, rue Notre-Dame ouest; Au Presbytère, 1939, rue Saint-Dominique; A l'Immaculée-Conception, 1083, rue Rachel est. A Lachine : Pharmacie Lecavalier, 135 rue Notre-Dame; Maison Martin, coin 6ème et Saint-Joseph; Alex. Carignan, 417 rue Saint-Joseph.

Buffet au prix de la ville — Dîner à bord \$1.00 le couvert.

A Carillon des fleurs seront déposées à l'endroit où combattirent Dollard et ses compagnons. Les élèves du collège Bourget, de Rigaud, se chargeront du chant et de la partie musicale. Quelques allocutions seront prononcées. Nous comptons que notre directeur, M. l'abbé Lionel Groulx, sera de retour de Paris et que ses paroles éloquentes contribueront à rehausser l'éclat de cette fête.

Que le 24 mai tous portent la rose de Dollard.

## A TRAVERS LA VIE COURANTE

**Campagne opportune** Le mot d'ordre lancé par l'*Action française* en janvier dernier n'a pas été vain. Dans presque toutes les parties du pays il a suscité ou stimulé de fécondes initiatives. La plus intéressante est sans contredit celle de nos compatriotes de la Saskatchewan. Là en effet, c'est tout un groupe, bien organisé, servi par un vaillant journal et guidé par des chefs intrépides, qui entre en lice.

Après avoir reproduit intégralement la page de l'*Action française* l'un des rédacteurs du *Patriote de l'Ouest*, M. Donatien Frémont, avouant qu'un tel appel a déjà retenti plus d'une fois, qu'il n'a peut-être encore obtenu, du moins dans la Saskatchewan, de grands résultats, mais il ajoute aussitôt ces lignes :

“Là où les efforts individuels ont jusqu'ici fatalement échoué, une campagne organisée et soutenue, partant de toutes nos paroisses, tous nos groupes, ne peut manquer de produire des résultats. Cette campagne, nous pouvons assurer nos lecteurs qu'elle est sur pied et que nous entendons la poursuivre avec vigueur. Tous les cercles de C. F. C. de la province ont reçu le mot d'ordre et nous avons la ferme confiance qu'il sera fidèlement suivi. Nous réitérons ici notre appel pour qu'il soit entendu de toute la population française de la Saskatchewan.”

**Une première victoire** Et signalant sur le champ un des détails de la lutte, M. Frémont demande à ses compatriotes d'exiger du service de l'impôt sur le revenu des formules françaises. Ce conseil a été suivi. Si nombreuses furent les réclamations que les autorités durent se rendre. Le point gagné, elles même assuré, l'est non seulement pour cette année, mais pour les années subséquentes.

Cette belle ardeur et cette victoire ont vite fait lever dans les provinces voisines, des énergies semblables.

**Le mouvement se propage** La *Liberté*, l'organe de nos compatriotes du Manitoba, s'empresse, comme on pouvait s'y attendre, d'adhérer au mouvement. “Nous ne voulons dire qu'un mot aujourd'hui, écrit-elle, de l'article en question. Le *Patriote*

commente le mot d'ordre que donnait, il n'y a pas longtemps à son public d'élite, la revue montréalaise, l'*Action française*, sur le souci des détails. Nos lecteurs ne sont pas tout à fait étrangers à cette doctrine; nous sommes revenus sur ce sujet à diverses reprises. Pour bon nombre des nôtres ces détails ne sont que des balivernes. Ceux qui ont observé dépendent : c'est d'importance majeure, notre vie ne se consume-t-elle pas en détails? Et après quelques faits, cette conclusion : "Remisons les phrases ronflantes et sortons les petits actes. Mettons-y toute la persévérance que d'autres mettent à nous passer au moule déformateur, et nous aurons bien mérité de la patrie, nous aurons fourni notre part à la défense commune".

Enfin c'est l'*Union* d'Edmonton qui lance le même appel aux Canadiens français de l'Alberta. Elle signale elle aussi les formules de l'impôt sur le revenu. "Personne ne peut nous forcer de les remplir si elles ne sont pas en français... Soyons fermes sur ce chapitre et n'en démordons pas, nonobstant les remontrances, explications, supplications ou menaces".

**Agents précieux** Voilà une campagne bien engagée. Si elle réussit comme il est probable, le mérite en reviendra surtout aux journaux, à cette presse française des provinces de l'Ouest, dont l'effectif est encore peu nombreux mais qui par son patriotisme et son courage vaut bien des gros bataillons. Une fois de plus nous apparaît la puissance incomparable du journal.

Il est une autre institution cependant, qu'il faut placer à côté de la bonne presse et qui, sur un plan différent, assure non moins efficacement les victoires de demain. C'est la maison d'éducation, depuis l'humble école de village jusqu'au grand collège classique. Un exemple.

**En plein Outarior** Nos compatriotes de l'Ontario devaient, à leur tour, entrer dans cette campagne. Qui allait cette fois prendre les devants, battre "gaillardement" la marche, stimuler et entraîner la masse? Un collège, le collège des jésuites de Sudbury. Le *Devoir* et le *Droit* ont raconté cette belle manifestation française organisée par les Pères et les élèves et qui dura cinq jours. Si intéressants que fussent ces comptes rendus, il nous a été donné d'en lire un exposé plus attachant encore, plus vibrant surtout.

Nos lecteurs ne connaissent probablement pas *Le Gaillard*, organe régional du Cercle Philippe Landry de l'A. C. J. C. et publié au collège du Cœur de Sudbury. C'est une modeste revue, ni mensuelle, ni hebdomadaire — *Gaillard paraît, quand il est prêt* — mais où bat, en pages de lectures vraiment françaises et catholiques, le cœur des Franco-Ontariens. Nous y avons lu quelques-uns des discours prononcés par les orateurs de la manifestation où figuraient des élèves de toutes les classes, depuis le grave philosophe jusqu'au jeune élémentaire. Les qualités de la langue française, notre droit de la parler en terre ontarienne, les raisons d'en user constamment, les obstacles qui s'y opposent, les moyens de les combattre... tous les sujets ont été traités avec vigueur et clarté. "Que nos croisés tiennent leurs promesses, écrivait avec raison le chroniqueur de cette inoubliable manifestation, et dans quelques années la langue française sera remise à la place d'honneur qui lui revient de droit, dans les professions, le commerce, l'industrie et les services d'utilité publique, dans tous les domaines, en un mot, où nos compatriotes emploient peu près exclusivement le français". Bravo, les gars de Sudbury !

*La jeunesse quebecoise* Et le Québec, s'apprête-t-on sans doute à me demander, le Québec bouge-t-il ? A lui revient l'honneur de donner l'exemple ! — La vieille province, je suis sûr, ne craint pas de l'affirmer, va faire son devoir. Si la masse de la population est lente à s'ébranler, les jeunes au moins, plus libres d'entraves et au premier patriotisme sans alliage, sont déjà à l'œuvre.

Voici en effet que l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne française* a choisi comme sujet d'étude, pour son prochain congrès, la lutte de la survivance française au Canada. Dans un substantif article que publie le *Semeur* de mars, le notaire Lucien Germain, l'un des secrétaires de l'Association, précise et délimite ce sujet. L'extrait que nous allons citer est peut-être un peu long, mais il apporte à notre dossier un si précieux document que l'abrégé nous paraît difficile.

*Enquête et campagne* "Dans le très court espace de temps qui la sépare de son prochain conseil fédéral, l'A. C. J. C. se propose une enquête et une campagne : une enquête sur l'influence anglaise chez les nôtres, et une campagne contre elle. Elle demande à ses membres un effort d'observation et d'initiative : avec les rapports qui lui viendront elle fera le bilan des deux au conseil fédéral. Mais à ce moment, si l'enquête est terminée, la campagne ne fera que de com-

encer. Après entente et plan de campagne bien tracé, les comités régionaux dans leurs districts, les cercles dans leur paroisse, chacun de nous autour de lui, tous nous devons observer et agir.

"Nous devons d'abord nous demander comment nous subissons nous-mêmes l'influence anglaise. Par notre langue épaissie d'anglais, par celle que l'on parle autour de nous : par les journaux et revues que nous lisons, les théâtres que nous fréquentons, les annonces que nous voyons, les sports que nous aimons, le snobisme que nous pratiquons ou le lâcheté que nous n'avouons pas. Dans notre famille et même celle du voisin, quels sont les facteurs d'anglicisation de notre mentalité? lit-on d'autres journaux que ceux qui n'offrent qu'une traduction de nouvelles reçues d'agences anglaises, juives et anticatholiques, des journaux qui puent le scandale et sentent l'anglais à deux cents milles, ou des journaux rédigés d'après des principes honnêtes en une langue soignée et qui ont une âme française et catholique. Dans quelle langue sont nos calendriers accrochés au mur? Quelles images ornent notre demeure : celles qui rappellent une domination étrangère ou celles qui inspirent la fierté de notre race? Y reçoit-on des catalogues français, de maisons qui sont nôtres, et fait-on ses achats de ces dernières? Quelles chansons y sont chantées : "Vive la Canadienne" ou "Mickey"? Y joue-t-on "Miami shore" ou "My Man"? Nos fêtes nationales à nous sont-elles observées de préférence aux autres?

"Au bureau de poste et à la gare, les avis sont-ils en français? Y exige-t-on de la papeterie française et des billets libellés en français? Les cultivateurs de notre paroisse laissent-ils croire aux voyageurs des chemins de fer que leur blé est du blé anglais en le laissant rouiller à l'ombre d'un panneau-réclame anglais ou permettent-ils au voyageur anglo-saxon de dire: Ce grange est à moâ, en permettant qu'une maison anglaise la peinture en anglais, avec de la peinture anglaise pour annoncer l'extrême marchandise anglaise? Il est temps que nos granges cessent de prendre du *Castoria*, de fumer des *Players* et de mâcher du *Stag*.

"Avez-vous songé, dans votre paroisse, à protester contre l'unilinguisme de notre monnaie et de nos timbres-poste? Avez-vous demandé à nos gouvernants leurs publications, édition française?...

Voilà, certes, des questions pratiques. Pourquoi non seulement les cercles de l'A.C.J.C. mais tous nos groupements à base nationale : les comités de la société Saint-Jean-Baptiste, des Artisans, des Voyageurs de Commerce, etc., n'entreraient-ils pas dans le mouvement?

Initiative  
à imiter

Plusieurs de nos associations se demandent souvent de quelle façon intéressante occuper leurs séances régulières. La chasse aux confettiers devient de plus en plus difficile... Mais n'y a-t-il pas dans cette enquête une mine inépuisable? Nous avons déjà signalé la méthode. Chacun fait, durant la semaine ou le mois, sa cueillette d'observations dans les conversations, les journaux, les annonces ou affiches, etc. Cette enquête porte autour de lui, autant que possible. Et la séance suivante il rend compte de son travail : J'ai entendu tel anglicisme, comment faire disparaître? L'épicier du coin ne met que *grocer* sur sa vitrine, comment l'amener à s'amender? Notre bureau de poste ne donne que des formules françaises, comment en obtenir? L'outil dont je me sers n'est connu que sous un nom anglais, comment l'appeler en français, etc., etc. Que de séances intéressantes et fructueuses auraient ainsi lieu. Le temps alloué à ce sujet s'écoulerait trop rapidement... Ces cercles pourraient même être fondés uniquement dans ce but, des cercles de cinq, huit, dix membres. Composés d'éléments actifs et énergiques, ils assainiraient peu à peu leur milieu, ils feraient œuvre de construction française. Nous serions, pour notre part, très heureux d'aider leur bonne volonté, de guider leurs premiers pas.

Campagne *opportune*, campagne *urgente*, campagne *nécessaire*, a-t-on répété de tous les côtés. Nous croyons ces paroles sincères. Eh bien ! qu'on agisse. Nous avons mérité trop longtemps de passer pour de beaux parleurs. L'heure est venue de mettre nos actes d'accord avec nos paroles. Le champ d'action est bien délimité. Les moyens aussi. Ne tardons pas davantage. Piétiner sur place maintenant serait trahir.

Pierre HOMIER.

P. S. — Il nous tombe sous la main un article de l'*Évangéline* de Moncton. Il n'est pas tout à fait récent, mais peu importe. L'essentiel c'est la doctrine qu'il prêche. Or, lui aussi prône la même campagne, la même lutte par les détails pour la langue française. Donc d'un bout à l'autre du pays, c'est le même mot d'ordre qui retentit, qui secoue les volontés languissantes, qui fouette les faiblesses et les lâchetés. Cette unanimité ne présage-t-elle pas la plus belle des victoires ?

P. H.

## PARTIE DOCUMENTAIRE

A monsieur F. Strowski

*professeur à la Sorbonne*

Monsieur,

Vous avez le désir sincère d'unir la France et le Canada par des liens  
une franche amitié. Les quelques conférences que vous avez données  
par la mission Fayolle le prouvent éloquemment.

Toutefois, me permettez-vous de vous le dire, vous avez sur un  
point particulier de leur histoire, une façon de penser qui non seulement  
nit à votre projet, mais qui, j'en ai peur, le compromet très gravement.

Les Canadiens entendent toujours péniblement sur les lèvres d'un  
français un blâme comme celui que vous leur jetiez l'autre jour à propos  
leur conduite durant la guerre, blâme qui met hélas des armes trop  
commodes entre les mains de leurs pires ennemis.

Ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de consulter sur un sujet  
délicat ceux qui chez eux sont les vrais représentants de la pensée  
française, ceux-là mêmes qui leur ont toujours montré dans les desseins  
de l'impérialisme britannique la pire menace contre l'Ancienne et la  
Nouvelle-France.

C'est une simple remarque que très respectueusement je sou mets  
à votre examen. Je me garderais bien de la faire si d'avance je ne vous  
avais tout dévoué au succès de la cause qui tous deux nous tient tant à  
cœur.

Veuillez agréer, monsieur, mes sentiments de haute considération.

Édouard LAFORTUNE, *ptre*

*Note de la rédaction* — Cette lettre fut adressée à M. Strowski à la  
suite d'une conférence que le professeur avait faite à l'amphithéâtre  
Richelieu en Sorbonne, sur la mission Fayolle au Canada. M. Strowski  
s'était écrié par deux fois, à propos de l'attitude des Canadiens relative-  
ment à la conscription et à leur prétention de servir d'abord chez eux  
la cause française : "Eh bien ! ils avaient tort, ils avaient tort".

Paris VIème, 9 rue Jean-Bart, 7 mars

Monsieur Vincent d'Indy Paris,

Monsieur,

Je viens de lire dans les *Tablettes de la Schola Cantorum*, (janv. 1922, p. 42), une courte relation de votre récent voyage au Canada. Québec est décrit par l'un de vos collaborateurs, comme un pays à grande majorité peuplé de Français... *parlant encore une sorte de patois normand du XVIIIème siècle*".

Je suis persuadé que votre collaborateur a singulièrement déformé quelque-une de vos observations de voyage et je regrette de vous dire cette réflexion sur le parler du Canada français produira chez nous l'impression la plus pénible. Nos frères de France savent-ils qu'en écrivant de ces choses, ils fournissent des arguments à nos pires ennemis en Amérique, à ceux qui invoquent la mauvaise qualité de notre langue pour prendre le droit de le supprimer ?

Nous sommes les premiers, monsieur, à reconnaître les imperfections d'une langue que nous avons défendue et conservée au prix de quelques difficultés et par notre seul effort. Nous croyons toutefois que cette langue mérite beaucoup mieux que le qualificatif de patois.

C'est d'ailleurs un fait dûment constaté par l'histoire, par les témoignages des voyageurs de cette époque, que les patois de France étaient disparus au Canada, par suite du mélange des colons, dès le commencement du XVIIIème siècle. La Potherie écrivait vers 1700 : "On parle ici parfaitement bien, sans mauvais accent. Quoiqu'il y ait un mélange de personnes de presque toutes les provinces de France, on ne saurait distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes". "Nulle part on ne parle plus purement notre langue", écrit Charlevoix. Un autre voyageur, l'inspecteur militaire français, Franquet, affirme des femmes de Montréal, "qu'elles parlent un français épuré, n'ont pas le moindre accent". Et Montcalm laisse tomber dans son journal cette phrase : "J'ai observé que les paysans Canadiens parlent très bien français".

Vous en conviendrez avec moi, monsieur : si les patois étaient disparus au XVIIIème siècle, par quel miracle auraient-ils pu renaître alors que l'immigration française avait cessé presque entièrement ? nous ? M. René Bazin, qui a séjourné quelque temps au Canada, écrivait récemment dans la *Revue des Deux-Mondes*, (1er octobre 1904, p. 544) ; "Nos cousins de là-bas, — ceux de la campagne surtout, —

ent encore un français importé tout vivant au XVIIème, au XVIIIème  
 ècle... Il ne manque pas de gens pour appeler patois ce qui est notre  
 langue même. L'erreur est plaisante ! Un peu d'accent ne fait pas  
 un patois, et quant aux mots dont l'usage s'est perdu en France et  
 conservé au Canada, je déclare que beaucoup sont savoureux et qu'il  
 n'est fâcheux qu'on ne nous les serve plus".

Je ne vous demande point, monsieur, de publier dans les *Tablettes*  
 cette lettre peut-être un peu longue. Serait-ce trop exiger que d'espérer  
 un mot de rectification ? Ce serait empêcher que ne s'attachât un sou-  
 venir malheureux à une visite qui n'avait laissé chez nous que les sym-  
 pathies les plus vives. Ce serait également faciliter la tâche à ceux qui  
 comme vous, j'en suis sûr, ont à cœur de rapprocher les uns des autres,  
 tous les groupes de la famille française.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Lionel GROULX, *ptre*

*Professeur à l'Université de Montréal.*

N. B. — Il va de soi que ni l'une ni l'autre de ces lettres n'a reçu de  
 réponse.

*Note de la rédaction.*

La *libre parole*, de Paris (12 janvier 1922) a publié un sympathique  
 article sur les *Choses du Canada*. Les lecteurs de l'*Action française*  
 seront heureux d'y lire une flatteuse appréciation de notre œuvre.

"Certains Français ont parfois reproché à nos frères canadiens  
 d'oublier l'ancienne mère-patrie. La vérité, c'est que les Canadiens se  
 sont, par moments, tenus sur la réserve à notre égard, parce qu'ils nous  
 accusaient de les tenir nous-mêmes en oubli. Les plus profonds malen-  
 tendus entre les deux branches de la grande famille française ont eu ce  
 point de départ. Irrités et peinés de notre indifférence, les Canadiens  
 sont repliés sur eux-mêmes et se sont habitués à chercher uniquement  
 dans leurs propres ressources la force de vivre. Mais, quand même, il  
 sont toujours demeurés fidèles à la langue et à la race, — et, souvent  
 plus que nous autres, à la foi.

La langue et la culture françaises, ils s'y cramponnent et les gardent  
 avec une passion tenace, fervente et, au besoin belliqueuse. Ils ont créé  
 des associations pour les maintenir dans leur pureté traditionnelle, ou  
 pour les défendre contre toutes les attaques.

On n'a pas oublié l'émouvant et puissant congrès du *Parler français* qui se tint, voici quelque douze ans, à Québec. M. Adjutor Rivard, qui en fut l'un des plus ardens promoteurs et l'un des collaborateurs plus précieux, continue le travail patient d'enquête et d'érudition qu'il avait entrepris dès cette époque. Il pourchasse impitoyablement, dans le vocabulaire canadien, les infiltrations britanniques et met, au relief, en relief, les vieilles survivances françaises.

\* \* \*

Mais le *Parler français* n'est point la seule société qui se préoccupe de sauvegarder et de faire rayonner la langue des aïeux. La *Ligue d'action française*, établie à Montréal, mène aussi la bataille; elle s'efforce surtout à maintenir les droits de la langue, contre les méconnaissances et les dédains anglo-saxons.

L'un de ses principaux dirigeants est M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire canadienne à l'Université de Montréal, actuellement en séjour d'études à Paris. Cet écrivain des plus distingués a composé plusieurs ouvrages qui pourraient figurer avec honneur dans les bibliothèques françaises. A côté d'œuvres historiques, telles que le recueil de ses conférences sur la *Naissance d'une race*, il a donné, sur la vie rurale au Canada, un petit chef-d'œuvre intitulé *Les Rapaiillages*. C'est un recueil de tableautins, qui s'apparente au *Chez Nous*, de Rivard, récemment couronné par l'académie française. Il faudrait que les travaux de ce genre et de ce prix fussent connus en France; ils sont d'une langue et d'un esprit beaucoup plus français que certains volumes écrits sur les bords de la Seine, affichés aux vitrines des librairies et même couronnés par certains cénacles. Malheureusement, les livres canadiens sont peu trouvable à Paris.

En attendant, M. l'abbé Groulx a bien voulu me donner, ces jours-ci, deux petits livres, dont je ne puis conseiller l'achat à nos lecteurs, — ils devraient les demander au 369 de la rue Saint-Denis à Montréal — mais que je veux du moins leur signaler.

Le premier, une simple brochure, expose, sous le titre *Consignes pour demain*, la doctrine et les origines de l'*Action française*; le second, c'est l'*Almanach de la langue française*, édition de 1922, publié par l'initiative et les soins de la Ligue.

\* \* \*

Comme ces deux publications pleines, alertes et bien troussées, sentent la France et sentent la vie !

Ce sont, surtout, deux pages d'histoire : histoire d'une institution, dans la brochure : histoire d'une année, dans l'*Almanach*.

La *Ligue d'action française* remonte à 1913; elle fut alors créée sous le nom de *Ligue des droits du français*. Elle naquit, pour ainsi dire spontanément, d'une campagne de presse engagée par le *Devoir* contre les excès, et surtout, d'une campagne de presse engagée par le *Devoir* contre les excès et injustifiés de l'anglais et contre l'apathie de certains Canadiens. Sa première forme fut un secrétariat qui se donnait pour mission de classer et de clamer les réclamations surgies un peu partout. Le secrétariat se baptisa "ligue", afin de préciser son but militant; et il milita. En 1917, pour accentuer sa propagande et pour définir ses principes et son but, il fonda une revue, de format mince et de formatif, arme plus que document, qui prit le nom d'*action française*. Enfin, l'année dernière, en vue d'unifier les différents organes du mouvement, l'association s'est reconstituée en *Ligue d'action française*.

La brochure qui nous résume cette carrière encore brève et déjà féconde, rend hommage, dès d'abord, à un homme dont j'aime à répéter le nom : le R. P. Archambault, de la compagnie de Jésus. "C'est en grande partie à ce dévoué jésuite, écrit M. Antonio Perrault, l'un des rédacteurs du travail, que revient le mérite d'avoir fondé notre œuvre, et de l'avoir conservée fidèle à son programme". Il suffit, pour caractériser le P. Archambault, de nommer les deux grandes initiatives auxquelles son nom, chez nos frères canadiens, restera toujours attaché : il est l'apôtre des retraites fermées et le président des *semaines sociales*. Il a, notamment, composé, sur les retraites, un livre qui est, sans contredit, l'un des plus topiques et des plus vibrants plaidoyers que je connaisse en faveur de ces incomparables exercices. Si nous possédions, à Paris, notre librairie canadienne, je dirais à tous les directeurs d'œuvres et à tous les chrétiens fervents de s'y procurer les *Fortieresses du Catholicisme*. On ne peut les trouver, pour le moment, qu'aux bureaux de la *Vie Nouvelle*, à Montréal.

\* \* \*

La personnalité du P. Archambault donne une idée de l'esprit de l'*Action française*. Un paragraphe de M. l'abbé Groulx complétera cette indication. L'éminent professeur expose que la *Ligue* ne veut pas se borner à un caractère négatif. "Elle comprend qu'affaiblie par des emprunts malsains, poursuit-il, notre âme a besoin d'être fortifiée par le dedans. Ces forces de réparation et de nutrition, elle veut les demander d'abord aux deux plus grandes sources de vie, à celle qui coule à Rome et à cette autre, celle de France, d'où nous est venue toute notre vie

naturelle. Pour notre élite intellectuelle, nous demandons la culture romaine et la culture française. La première nous donnera des maîtres de vérité, ceux qui fournissent des règles aux esprits, qui font briller haut les principes sans lesquels il n'est point de ferme direction, point de fondements sociaux intangibles, point d'ordre permanent, point de peuple assuré de sa fin. Dans l'ordre naturel, la culture de France, l'éducatrice immortelle de nos pensées, activera le perfectionnement de nos esprits. Et, quand nous parlons de culture française, nous l'entendons, non pas au sens restreint de culture littéraire, mais au sens large et élevé où l'esprit français nous apparaît comme un maître incomparable de clarté, d'ordre et de finesse, le créateur de la civilisation la plus saine et la plus humaine, la plus haute expression de la santé intellectuelle et de l'équilibre mental. Et nous entendons également non une initiation qui tourne au dilettantisme ou au déracinement, mais une culture qui serve sans asservir, qui sauvegarde nos attitudes traditionnelles devant la vérité, qui, devenue une force réelle et bienfaisante, permette à notre élite prochaine de s'appliquer plus vigoureusement à la solution de nos problèmes, au service de sa race, de son pays et de sa foi."

La citation est un peu longue; elle a empiété sur la place que j'aurais voulu consacrer à l'*Almanach*; mais elle éclaire si bien l'âme catholique et française de l'institution dont elle définit le programme et la pensée, que mes lecteurs ne l'auront certainement pas trouvée superflue.

De cet *Almanach de la langue française*, je dirai donc simplement qu'il est la réalisation, dans le cadre d'une année, de cet esprit français et catholique. Et, avec l'amour de cet esprit, le volume atteste l'ardeur persévérante que les Canadiens mettent à l'appliquer dans tous les domaines: depuis les institutions scolaires, qu'ils multiplient aux localités de l'Ouest et chez les Franco-Américains, jusqu'aux fédérations ouvrières et aux Semaines sociales, qui grandissent, en même temps, d'une croissance rapide; depuis les groupements pieux, actifs et studieux comme l'*Association catholique de la jeunesse canadienne*, jusqu'aux institutions économiques et techniques, dont le développement ouvre à la race canadienne un champ nouveau.

En vérité, sur les bords du Saint-Laurent, monte une vie intense et féconde; et c'est la sève de France, imprégnée et enrichie de foi, qui l'alimente et l'épanouit.

François VEUILLOT

# Librairie Notre-Dame

Livres anciens et nouveaux.

*Demandez notre liste de livres  
religieux d'occasion.*

## LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-ouest, rue Notre-Dame

MONTREAL

# BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé .....	\$ 5,000,000.00
Capital payé et surplus .....	\$ 4,400,000.00
Actif total, au 30 juin 1921, au delà de .....	\$45,000,000.00

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon Sir HORMISDAS LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal de la maison Laporte, Martin (Ltée), administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY.

Vice-président et Directeur général: M. TANCREDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Ocean Services Limited".

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, président de la Librairie Beauchemin (Ltée).

M. M. CHEVALIER, dir. général du Crédit Foncier Franco-Canadien.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C. L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

### BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: Hon. Sir ALEXANDRE LACOSTE, ex-juge en chef de la cour du Banc du Roi.

Vice-président: L'hon. N. PÉRODEAU, ministre sans portefeuille du Gouvernement Provincial, administrateur de la "Montreal Light, Heat & Power Co."

M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la Cie de Papier Rolland.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

# COLONISATION

1916 — 1921

L'œuvre de la colonisation est assez vivante, si on en juge par la liste des paroisses nouvelles, dessertes ou missions, qui ont surgi depuis trois ans, seulement, dans les différentes régions de la province de Québec. La liste en est très intéressante, car elle indique d'une manière précise les endroits où la colonisation s'est le plus développée en ces derniers mois.

Dans toutes ces nouvelles paroisses le Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, s'est intéressé au sort du colon en faisant ouvrir des chemins, et en construisant des ponts, voire même des écoles là où la chose était nécessaire.

On compte environ 150 paroisses où il y a encore de la colonisation à faire. La fondation des plus anciennes remonte à une vingtaine d'années à peine.

Voici la liste des paroisses, missions ou groupes de colons établis depuis 1918 :

COMTÉ DE BEAUCE : Saint-Jules, 1918.

COMTÉ DE CHICOUTIMI : Saint-François-Xavier-du-Petit-Sauguenay : 1918. — Canton de Labrecque, desservi de l'Ascension, 1920. — Canton de Bégin, desservi de Saint-Ambroise, 1920.

COMTÉ DE LABELLE : Saint-Jean-sur-Lac, 1919. — Saint-Michel-des-Cèdres, 1918. — Lac-Saint-Paul, 1919. — Saint-Benoît-de-Brunet, 1921.

COMTÉ DU LAC SAINT-JEAN : Sainte-Jeanne-d'Arc, 1918. — N.-D.-de-Lourdes-de-Girardville, 1918.

COMTÉ DE L'ISLET : Saint-Clément-de-Tourville, 1919.

COMTÉ DE MATANE : Saint-Cléophas, 1920. — Saint-Vianney, 1918. — Canton de Blais, desservi d'Amqui, 1918. — Canton de Matane, desservi de Sayabec, 1918. — Sainte-Marguerite-Marie, 1921. — Sainte-Jeanne-d'Arc, 1920.

COMTÉ DE PONTIAC : Saint-Roch-du-Lac-Cayamont ; 1918.

COMTÉ DE RIMOUSKI : Saint-François-Xavier-des-Hauteurs, 1918. — Fond-d'Ormes, desservi de Saint-Narcisse, 1918. — Saint-Marcellin, 1920.

COMTÉ DE TÉMISCAMINGUE. (Abitibi) : Saint-Judes-d'Aauthier, 1918. — Saint-Jacques-de-Barraute, 1920. — Saint-Jacques-de-Dupuy, 1918. — Saint-Marc-de-Figuery, 1918. — Saint-Luc-de-LaMotte, 1920. — Saint-Barnabé-de-Landrienne, 1918. — Saint-J.-B.-de-Macamic, 1918. — Saint-Mathias-de-Royal-Roussillon, 1921.

COMTÉ DE TÉMISCOUATA : Saint-David-d'Estcourt, 1918. — Sainte-Philomène-de-Raudot, 1920. — Saint-Dominique-du-Lac, 1920. — Saint-Michel-de-Squatteck, 1919.

## AVIS

Pour tous renseignements, brochures, cartes, etc., s'adresser à l'honorable Monsieur J. E. Perrault, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# La Banque Nationale

Fondée en 1860

La plus vieille banque canadienne-française

BUREAU-CHEF, QUEBEC, P.Q.

Nos 347 bureaux offrent au public de grands avantages pour le recouvrement rapide des effets de commerce.

Correspondants dans le monde entier

BUREAU DE DIRECTION

Président

L'HON. GEO.-E. AMYOT, Conseiller Législatif, Prés. de la Dominion Corset Co.

Vice-Président

J. H. FORTIER, Vice-Président et Gérant-Général de P.T. Légaré, Ltée.

Directeurs

A. N. DROLET, de P. G. Bussières & Cie., Québec.  
NAP. DROUIN, Président de la Rock City Tobacco.  
A. B. DUPUIS, Marchand de Gros, Québec.  
NAZ. FORTIER, Manufacturier de cuir, Québec.  
SIR GEO GARNEAU, Président de Garneau, Ltée, Québec.  
J. B. LALIBERTE, Manufacturier de fourrures, Québec.  
HON. J. NICOL. C. R. Trésorier Provincial.  
C. E. TASCHEREAU, Notaire, Prés. de Eastern Canada Steel & Iron Works.

HENRI DesRIVIERES, Gérant-Général.

# La Banque d'Hochelaga

FONDEE EN 1874

Capital Autorisé.....\$10,000,000  
Capital Payé et Fonds de Réserve... 8,000,000  
Total de l'Actif . . . . . 75,900,000

L'accroissement de la valeur personnelle et de la capacité exécutive de tout individu est une nécessité vitale de notre époque. Quel que soit le régime social sous lequel il vive, l'homme ne peut accroître sa valeur personnelle qu'en autant qu'il est exempt des anxiétés financières par l'exercice d'une JUSTE ET SAINTE ECONOMIE.

Un COMPTE D'EPARGNE à la Banque est la base sur laquelle s'édifie l'avenir.

**NOUS SOMMES A VOTRE SERVICE**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# NOUVELLE REDUCTION

VOLUMES à 50 cts, franco

Vicomte H. de BORNIER :	La Lizardière.
Comtesse de SÉGUR :	Les malheurs de Sophie.
Victor CHERBULIEZ :	Le roi Apépi.
ERCKMANN-CHATRIAN :	L'ami Fritz
Octave FEUILLET :	Le roman d'un jeune homme pauvre
H. GREVILLE :	Dosia.
J. SANDEAU :	La maison de Penarvan.
A. THEURIET :	Le mariage de Gérard
“	L'abbé Daniel.
H. GREVILLE :	Perdue.

VOLUMES à 25 cts., franco

Henri ARDEL :	Près du Bonheur.
François COPPÉE :	Le morceau de pain.
CHATEAUBRIAND :	Dernier Abencerage
A. DAUDET :	La Belle Nivernaise.
LOUIS ENAULT :	Le Chien du Capitaine.
“	Carine.
H. GREVILLE :	Idylles
GEO. OHNET :	Le Chant du Cygne.

VOLUMES à 15 cts. franco

RACINE :	Andromaque.
“	Athalie.
MOLIÈRE :	L'Avare.
“	Les Précieuses Ridicules.
VENTURA :	Vingt-quatre décembre.

---

**Librairie DEOM,** 251 EST,  
rue Ste-Catherine.

**MONTREAL**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# Pour la Fête de Dollard

le 24 mai

**Rose de Dollard** — Jolie petite fleur rouge—emblème du martyr — en tissu, montée sur épingle. Devrait être portée par tous.  
Douz. .20; cent 1.50; mille 12.50

**Timbres de Dollard** — Pour rendre la fête partout populaire — timbres à l'effigie de Dollard, dessin inédit de Dubois — imprimés en couleur vives. Par carnet de 90 timbres .05; 12 carnets, .50; 100 carnets (9,000 timbres), 3.50.

**Buste de Dollard par Laliberté**, bronze d'art, signé par le célèbre sculpteur — Article de luxe, 24 pcs de haut. Recommandé aux Collèges, Cercles, etc., pour que Dollard préside aux réunions patriotiques. (Emballage compris), \$12.00

**Buste de Dollard** — A prix populaire — Fini brun et vert de gris — 22 pc de haut \$5.00 emballage compris.

**Acte de décès de Dollard.** — Reproduction en simili gravure des registres de Notre-Dame (2 juin 1660). Monté sur papier de luxe, 10x13, .10 sous; .85 sous la douz.; \$6.00 le cent.

**L'exploit de Dollard**, par l'abbé Faillon, d'après les documents de l'époque, 32 pp. .10; .90 la douz.; 7.50 le cent.

**Si Dollard revenait...** par l'abbé Lionel Groulx, 32 pp. .10; .90 la douz.; \$7.50 le cent.

**Dollard**, par Joyberte Soulanges. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse. Couv. 2 couleurs, nomb. dessins, .50; la douz. 5.00

## NOUVEAUTÉ

**Carte postale de Dollard** — D'après la Statue de Laliberté. Fini sur bronze, sur bromure. L'unité, .10 sous; la douz. .85; le cent \$6.00.

## *l'Action Française*

369, rue Saint-Denis,

Montréal.

commandez-vous de L'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour—  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

La Machine Electrique à Laver

# LAUN-DRY-ETTE

WASHES AND DRIES WITHOUT A WRINGER



Est ce qu'il y a de plus perfectionné sur le marché.

Lorsqu'une femme possède une Laun-Dry-Ette, elle n'a pas besoin d'enlever ses bagues ni sa montre-bracelet. Avec une Laun-Dry-Ette, vous n'avez pas à vous tremper les mains dans l'eau ni à touchez au linge humide: la machine fait tout le travail pour vous. Pas d'essoreuse pour assécher le linge; la Laun-Dry-Ette l'assèche par elle-même sans exiger aucun effort de votre part.

Une démonstration de la manière dont la Laun-Dry-Ette peut vous servir pour vous votre lavage sera de nature à vous intéresser: venez la démontrer à nos magasins, au rayon de l'électricité.

au deuxième.

## Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449 est, rue Sainte-Catherine